



Faculteit Letteren & Wijsbegeerte

Silke Buys

*Vocation et éducation de la femme dans le
roman épistolaire féminin du XVIIIe
siècle*

L'histoire d'un contre-récit ou d'une résignation à son sort ?

Masterproef voorgedragen tot het behalen van de graad van
Master in de taal- en letterkunde
Frans-Spaans

2014-2015

Directeur de recherche : Prof. Dr. Jean Mainil
Littérature française



Frontispice dessiné par Natoire et gravé par Cohin pour la traduction italienne du livre de Fontenelle, *Ragionamenti su la pluralite de' mondi*, 1748 (la première édition des *Entretiens sur la pluralité des mondes* est de 1686), Paris, BNF

© Bibliothèque nationale de France

(Source : http://expositions.bnf.fr/casanova/grand/cas_230.htm)

Remerciements

Ma gratitude s'adresse en premier lieu à mon directeur de recherche, Monsieur le Professeur Jean Mainil, pour m'avoir transféré son amour et sa passion pour la littérature féminine et ce, dès la première année de mes études universitaires.

Je souhaite également exprimer toute ma reconnaissance à ma famille et mes amis pour m'avoir guidée, encouragée, conseillée et avant tout de m'avoir témoignée une inébranlable confiance.

Table

INTRODUCTION.....	p. 1.
CHAPITRE 1	
L'ESPRIT DES LUMIÈRES	p. 7.
1.1 Le monde s'éclaire	p. 7.
1.1.1 <i>Qu'est-ce que les Lumières ?</i>	p. 7.
1.1.2 Une philosophie virile	p. 8.
1.2 Le « sentiment de l'enfance ».....	p. 10.
1.2.2 Traités de pédagogie	p. 10.
1.2.3 Les petites sciences des filles	p. 12.
CHAPITRE 2	
LA VOGUE DU ROMAN	p. 15.
2.1 Pourquoi l'essor du roman ?.....	p. 15.
2.1.1 Réhabilitation des passions	p. 16.
2.2 Roman par lettres, ou l'écriture féminine.....	p. 17.
2.2.1 L'espace intime comme refuge féminin	p. 17.
CHAPITRE 3	
LES AVENTURIÈRES DE L'ESPRIT.....	p. 20.
3.1 Les romancières-épistolières	p. 20.
3.1.1 Madame de Graffigny	p. 21.
3.1.2 Madame de Charrière	p. 22.
3.2 L'ambition féminine.....	p. 23.
3.2.1 Fable de la femme et jeune fille	p. 23.
3.2.1.1 Le vol de l'éphémère	p. 24.
3.2.1.2 La perfection et les vertus	p. 27.
3.2.2 La rencontre de l'homme	p. 33.
3.2.2.1 L'homme comme espèce	p. 33.
3.2.2.2 L'homme comme individu	p. 35.

3.2.3 L'altérité	p. 38.
3.2.3.1 La société mâle et la femme	p. 38.
3.2.3.2 (In)Dépendance	p. 41.
3.2.4 Les femmes éducatrices	p. 46.
3.2.4.1 L'évolution des modes intellectuelles	p. 46.
3.2.4.2 Critiques sociales et pédagogiques	p. 49.
3.3 La vocation sociale et le 'choix' ultime des nos héroïnes	p. 59.
CONCLUSION.....	p. 64.

BIBLIOGRAPHIE

Introduction

All the world's a stage,
And all the men and women merely players;
They have their exits and their entrances,
And one man in his time plays many parts.

(*As you like it*, Act II, Scene VII)

Le grand dramaturge anglais, Shakespeare, ne l'aurait pas pu dire mieux. Chaque être social vivant se voit contraint par le corps social d'élire une fois pour toutes un de ces masques de la vie et de jouer un de ces types dont la littérature moralistes a depuis longtemps rédigé le script. Quelquefois nous avons la possibilité ou le droit d'essayer plusieurs masques, mais la société ne permet guère un prolongement de cette hésitation. Le rôle peut être défini comme une attitude conventionnelle, qui enferme les gestes et les paroles dans un rituel, et transforme la morale en une routine sans défaut¹.

Or, les rôles n'ont jamais été distribués de manière égale. Le clivage homme/femme, présent depuis des siècles, est si déterminant dans la répartition des rôles à tous les niveaux de la société. Plus que l'homme, la femme se voit obligée à rallier, tôt ou tard, une des catégories préparées pour l'accueillir. Dans ce monde qui est un spectacle, un des drames de la femme est d'avoir à faire sa vie comme on joue une pièce de théâtre : elle est obligée de se mettre vraiment dans la peau de son personnage et de s'identifier à une fonction. Nous pouvons conclure que le drame réside dans le fait que le cours de la vie des femmes est déterminé par une représentation plutôt masculine des rôles assignés aux femmes et ces fonctions résultent de la vocation « naturelle » de procréation, non seulement en étant un phénomène culturel mais aussi physiologique. Le sexe féminin fait fonction de la femme maternelle, domestique, mondaine, esthétique, religieuse ... et avant tout du sexe limité dans tous ses actes.

Il résulte indéniable que ces images de la femme et de ses vocations déterminent sans détour l'éducation féminine et vice versa l'éducation détermine par conséquent la

¹Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. Paris, Armand Collin, 1972, p. 428.

vocation sociale de la femme. Depuis des siècles, on veille à n'élaborer des talents qui présideront à la destinée de la femme, même au risque d'étouffer l'identité de l'être féminin en devenir. Même en jetant un coup d'œil rapide sur l'éducation féminine, axée sur les arts d'agrément et non orientée vers le développement spirituel et intellectuel de la femme, elle nous renseigne déjà sur la condition sociale du public visé, sur la représentation de la femme à une certaine époque.

Quelle époque résulte donc plus appropriée à étudier ce nœud gordien de vocation et éducation étranglant la féminité, que le Siècle des Lumières où les revendications humanistes des droits de *chaque* individu, de Raison et de liberté voient le jour ? Cette période historique correspondant grosso modo au XVIIIe siècle est fortement caractérisée par une revendication de liberté et d'autonomie de raison, et prône une sortie d'un état de minorité, d'une soumission en se comportant comme un être raisonnable.

Cette définition des Lumières, si éclairante par elle-même, nous conduit directement au vif de notre sujet. Le sexe féminin est, jusqu'à une époque récente, considéré comme mineur. Sa situation juridique et intellectuelle est celle d'une mineure. Néanmoins, contrairement à la devise des Lumières, les femmes n'ont jamais eu la possibilité de s'émanciper. À une époque où on préconise une rupture avec ce qui était encore vrai hier, le discours des Encyclopédistes sur les femmes n'est pas absolument neuf et on y remarque des reliquats d'une mentalité ancienne, avec cependant quelques perspectives nouvelles. Ainsi, le souci d'éduquer les filles s'écrit de plus en plus lisiblement sous les plumes d'humanistes et de clercs, celles de moralistes et de philosophes. En sentant que la France deviendra ce que l'on fera de ses enfants, la pédagogie se transforme en un enjeu de société. Les Lumières sont riches de réflexions éducatives et de programmes scolaires de tous ordres. Au XVIIIe siècle l'éducation s'impose comme un sujet de réflexion à la mode. Le traité de Locke, *L'éducation des enfants* (1693), traduit en français en 1695, redonne le coup de pouce à une tradition d'intérêt pédagogique fermentant à travers plusieurs siècles chez Rabelais, Montaigne, Poullain de la Barre et Fénelon. Le siècle des Lumières témoigne, tout au moins théoriquement, d'un optimisme pédagogique remarquable, stimulé par le secouement du joug de l'Église sur les consciences et les usages de la vie quotidienne. Néanmoins, il nous reste une question : une éducation pour qui, pour quoi ? Si la réflexion des grands pédagogues dans leurs traités porte sur le projet, elle intègre aussi, les personnes destinataires. Les préoccupations pédagogiques et les considérations sociopolitiques sont étroitement mêlées. Le plan répartit les besoins au regard des rôles sociales de chacun. En prolongeant la pensée de

Fénelon, un leitmotiv revient chez les pédagogues du XVIII^e siècle : « La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études². » Les femmes, les premières victimes de l'obscurantisme des vocations forcées. Le premier volet de notre travail sera par conséquent dédié à l'esprit des Lumières et le sentiment de l'enfance qu'y règne.

Du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XX^e siècle, la femme savante est constamment ridiculisée et on a fait tout pour qu'elle ne s'impose pas. Depuis Molière, le qualificatif de savante est doublement péjoratif, renvoyant à l'idée de dédain et de vanité. Rappelons l'histoire tragique d'Hypathie, cette femme grecque, philosophe et mathématicienne qui vivait à Alexandrie au IV^e siècle après Jésus-Christ. Son père, un célèbre mathématicien, lui avait transmis son amour des sciences. Elle avait fait des études approfondies de philosophie, d'éloquence et de mathématiques à Athènes avant de revenir se fixer à Alexandrie pour y enseigner. Fait exceptionnel, une femme dirigeait une école où l'on commentait Platon, Aristote et les œuvres de grands mathématiciens. Les moines ne pouvaient supporter la domination intellectuelle de cette femme. Ils excitaient la foule contre elle qui finit par la tuer en la lapidant. Son sort est significatif. Peu de femmes, dans l'histoire, se sont risquées sur un terrain dit masculin. Les hommes leur en ont constamment refusé l'accès sous les prétextes les plus variés. L'exclusion des femmes s'explique maintes fois par la destination qu'on leur impose. La réputation d'une femme bel esprit paraît un persiflage inventé par les hommes, pour se venger, de ce qu'elles ont communément plus d'agrément qu'eux dans l'esprit. Si les traités pédagogiques dominants des Lumières assignent l'éducation des filles à l'agrément et au bien-être du sexe « fort », qu'en est-il des pratiques ? Nous nous intéresserons également à l'examen des principes éducatifs répandus par l'école des filles, décrits minutieusement par Martine Sonnet dans *L'éducation des filles aux temps des Lumières*.

Néanmoins, nous devons nous rendre compte que l'éducation reçue par les filles au XVIII^e siècle exige un double décodage : d'une part, de discours, et d'autre part, de pratiques. Théories et usages ne se répondent pas forcément. Même si l'on choisit de s'intéresser aux pratiques et à leurs résultats, et moins aux productions littéraires inspirées par le sujet, un détour par les écrits se montre cependant indispensable. Gardons le juste milieu ! Tout ce qui relève de l'éducation « en pratique » ne se découvre et ne s'appréhende qu'au cas par cas, grâce à des témoignages autobiographiques ou épistolaires. L'originalité des femmes

²ATHENA e-text, Fénelon, *De l'Education des Filles*, version rtf. Numérisation et correction: Selamawit Abebe, Flor Alen Sanchez, Stéphanie Equey, p. 30.

du Siècle des Lumières se révèle plus que jamais dans ce que l'on pourrait appeler les écritures du Moi et par conséquent dans le roman qui souvent s'apparente à ce type d'écriture. Nous pouvons dire qu'elles ont énormément travaillé à cette explosion de l'écriture du moi, qui peut être considérée comme une conséquence du progrès des Lumières dans leurs revendications des droits de l'individu.

Longtemps envisagé comme un poison de goût, le roman devient le genre le plus florissant du XVIIIe siècle. La défense théorique du genre romanesque insiste sur certaines fonctions déterminantes: tout d'abord le caractère agréable et utile qui permet d'éveiller au goût de la lecture, de faire oublier les chagrins quotidiens, d'apprendre l'art de la conversation et celui de plaire à son entourage et de pouvoir tirer une morale. C'est lieu d'un apprentissage, d'une éducation, voire d'une formation pour son lectorat. Les romans du XVIIIe siècle cités à maintes reprises dans les anthologies, proviennent dans une écrasante majorité de la plume des auteurs masculins. Les femmes auteurs sont d'habitude classées en marge de la République des Lettres des Lumières. Pourtant, le roman ne le serait pas tel qu'il est sans toutes ces femmes que nous avons en tête. Le désir d'être compréhensible par tous mène à une littérature nouvelle aussi bien au niveau des formes que du style. Il s'agit avant tout du désir d'être compris par des femmes dont la formation intellectuelle de base n'est pas suffisante. Les femmes-auteurs ont recours à la forme épistolaire dont elles sont traditionnellement reines. Écrire par lettres, c'est en grande partie écrire pour les femmes. Par voie de la merveilleuse clarté de l'exposé et du caractère largement oral de la littérature de cette époque, les femmes ont beaucoup contribué à la vogue du roman par lettres, en quoi elles rejoignent Montesquieu, Richardson, Rousseau. Les idées avant d'être écrites ont été parlées et la lettre se révèle une transposition de la parole, dans laquelle le problème est abordé par le biais des conversations. Les ouvrages des romancières-épistolaires constituent un ensemble important de témoignages décrivant la vie quotidienne, la condition féminine, les hommes et l'ambiance sociale de leur époque. Dans la production littéraire du roman par lettres, la voix des femmes, assez faible jusque-là, s'élève et devient très puissante. Dès lors, pour réussir, une auteur de l'époque devait suivre la recette du succès : dans la discrétion d'espaces comme dans l'échange épistolaire, on prend un brin d'exotisme, en y mêlant une pincée subtile de critique sociale, politique et ecclésiastique et un soupçon de philosophie, et à servir tout chaud au public affamé. En conséquence, le deuxième chapitre de cette étude élaborera brièvement la vogue du roman au XVIIIe siècle et les possibilités pour la femme-auteur d'avoir recours au genre épistolaire.

Le Siècle des Lumières, son renouveau d'intérêt pour la pédagogie, l'essor du roman et notamment du roman par lettres comme moyen littéraire féminin par excellence où se fait jour les revendications contre les préjugés et l'univers macho, nous conduit à élaborer un corpus à partir de deux romancières qui ont joué un rôle inédit dans la lutte des consciences avec les formes de vie préfabriquées pour le sexe féminin, notamment Françoise de Graffigny et Isabelle de Charrière. Cette préoccupation est pour nos épistolières l'occasion de se forger un destin, d'abord par la réflexion sur leur statut lié à leur éducation, mais aussi et surtout parce que leur prise de position s'accompagne d'une entrée en littérature, tolérée dans un premier temps parce que le terrain éducatif paraît le prolongement naturel de la vocation maternelle. Par leurs œuvres, *Lettres d'une Péruvienne*, d'une part, et *Lettres écrites de Lausanne* et *Caliste*, d'autre part, les deux femmes ont su prendre le système à son propre piège. Comme la société ne leur reconnaît qu'un rôle légitime, celui de mère, et qu'une seule forme de compétence naturelle, celle qu'exige l'éducation des enfants, elles décident de publier sur ce sujet. Nos romancières savent d'expérience à quel point l'éducation féminine est négligée et quelle pénurie doivent affronter celles qui ne remplissent pas les conditions des rôles sociaux féminins forgés. Aussitôt l'admirateur de ces œuvres songe à l'éloquente lettre 34 où la jeune Péruvienne proteste contre la vacuité et la dangerosité de l'éducation couventine donnée aux jeunes filles en France et aux lettres de la mère de Cécile pleines de conseils éducatifs. Mais est-ce là tout ? On pourrait le croire, puisque de nombreux travaux ne traitent que la question éducative de ces ouvrages. Pourtant, nos ouvrages, chacun provenant d'une autre moitié du siècle, sont construits de plusieurs couches. Nous nous lancerons dans une expédition à travers le tableau critique de la société française peint par la jeune Péruvienne de Mme de Graffigny et à travers les lettres d'une jeune mère préoccupée du futur de sa fille et ensuite les lettres d'un lord follement amoureux d'une femme socialement répudiée de Mme de Charrière. Comme en 1762, Jean-Jacques Rousseau publie son *Émile, ou de l'éducation*, dont l'importance pédagogique et sociale est irréfutable au XVIIIe siècle, nous précéderons chaque partie d'une idée qui porte sur la vocation et l'éducation féminine, provenant du cinquième livre de l'*Émile*. Bien que l'œuvre de Mme de Graffigny apparaisse dix ans avant, il convient de dire que l'ouvrage de Rousseau est considéré comme le résumé vivant des théories antérieures. En s'inspirant d'Helvétius, de Condillac, de Locke et de Fénelon, Rousseau recueille ces idées et l'*Émile* se révèle un ensemble d'emprunts.

Étouffées et étranglées par le nœud gordien qui lie vocation et éducation, les femmes se sont-elles lancées dans les propositions du contre-récit ou se sont-elles contentées d'être des relais d'une parole masculine ? Ont-elles voulu, ou mieux dit, pu infléchir les grandes orientations pédagogiques de leur temps ? Comme nous ne voyons pas le moyen de prendre la mesure exacte de leur influence en les écoutant parler, nous nous sommes concentrés sur leurs héritages, leurs versions écrites de la conversation, pour retrouver des traces de leur esprit, de leur intelligence, de leurs observations aiguës des réalités sociales. Telle la jeune Péruvienne de Mme de Graffigny, nous embarquons pour un voyage dont nous ne savons pas où il nous mènera ...

Chapitre 1

L'esprit des Lumières

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, la France subit une série de remises en question des valeurs et des savoirs considérés sans conteste. La crise de conscience européenne n'est pas restée sans écho et de nouveaux systèmes philosophiques voient le jour. En se détournant de la théologie et des dogmes religieux, les penseurs plaident surtout pour l'empirisme (la vérité par l'expérience) et l'esprit critique. Les penseurs du XVIII^e siècle se livrent à l'entreprise de promouvoir et généraliser l'aptitude de raisonner et de se procurer des lumières. L'éducation se voit fournir d'une importance jamais vue et la pédagogie devient par conséquent un intérêt général. Malgré un renouveau des façons de penser et les diverses revendications des droits de l'individu, les préjugés misogynes les plus traditionnels continuent à exister. Jamais la différence sexuelle a été porteuse de nouveau.

1.1 Le monde s'éclaire

Dotée d'une majuscule, l'expression « les Lumières » désigne une période historique correspondant grosso modo au XVIII^e siècle. Caractérisés par une revendication de liberté et d'autonomie, de nouvelles manières de penser et de sentir se généralisent à la suite des bouleversements qui concernent tout à la fois l'environnement matériel et la vie intellectuelle. Le remplacement de la croyance à la volonté divine par une croyance en la Vérité et les lumières naturelles, est accompagné par une théorie du progrès illimité. Mais, qu'est-ce que les Lumières ?

1.1.1 *Qu'est-ce que les Lumières ?*

Le titre de cette partie n'est pas un titre que nous avons inventé, mais la reprise à l'identique de la dénomination d'un court texte d'Emmanuel Kant, datant de 1784, sur lequel Foucault s'est plus tard appuyé pour présenter son propre entendement des Lumières. Nous

nous concentrerons sur la réflexion de Foucault sur ce qui fait la spécificité de la philosophie des Lumières, à partir d'une lecture de Kant.

Les Lumières se caractérisent selon Kant comme une issue, une rupture avec ce qui était encore vrai hier, une sortie d'un état de minorité en s'émancipant de toute autorité d'autrui : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre³. » Les Lumières se définissent donc « par la modification du rapport préexistant entre la volonté, l'autorité et l'usage de la raison »⁴. Afin de sortir de cette soumission, dont l'homme est responsable par son antérieure attente passive, l'homme doit avoir le courage de se servir de son propre entendement, avoir l'audace du savoir : « Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement⁵ ! » Cette devise des Lumières suppose l'autonomie de la raison qui devient une faculté d'émancipation en permettant à l'homme son épanouissement et la construction de son savoir. Il est considéré un être raisonnable, suffisamment audacieux pour se servir de sa raison dans tous les domaines de l'existence. Ainsi, la fonction d'intelligibilité, antérieurement attribuée à Dieu, est déplacée vers la raison humaine.

Les philosophes du XVIIIe siècle généralisent une pensée forte consciente d'elle-même, de sa vocation et de son pouvoir. En utilisant la raison, l'homme échappe à tout questionnement et s'avère capable de rechercher son propre bonheur et d'entretenir des relations convenables avec les autres hommes, « les uns et les autres étant considérés comme membres d'une seule et même humanité »⁶.

1.1.2 Une philosophie virile

Selon la philosophie des Lumières, l'humanité ne devient majeure qu'au moment où l'obéissance aux autorités ou aux contraintes de sa fonction va de pair en chaque homme

³Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. Poirier/Proust. Paris, GF, 1991, p. 43. Cité par Olivier Dekens, « La question des Lumières dans l'histoire de la philosophie » dans le dossier de Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières*. Rosny, Bréal, 2004, p. 49.

⁴Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières ?*. Rosny, Bréal, 2004, p. 66.

⁵Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, op.cit. p. 43. Cité par Olivier Dekens, « La question des Lumières dans l'histoire de la philosophie ». op.cit. p. 49.

⁶Olivier Dekens, « Commentaire » dans le dossier de Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières*. op.cit. p. 108.

avec une capacité à raisonner par soi-même. Or, ils n'accordent pas cette faculté de raisonner et de s'émanciper aux femmes.

De Voltaire à Sartre, en passant par Zola, la figure de l'intellectuel fait partie des icônes de l'histoire culturelle de la France. Nous pouvons même dire que le XVIII^e siècle est l'ère de Diderot, de Voltaire et de Rousseau. Bref, c'est le siècle du sexe masculin. L'*Encyclopédie*, symbolisant le renouveau de pensée du XVIII^e siècle, démontre au plus haut point l'empire des hommes. Cet ouvrage colossal est le travail d'une équipe hétérogène sous la direction de Diderot et d'Alembert, et si elle avait ses muses, elle ne compte officiellement aucune femme parmi ses rédacteurs. Le jugement de grands penseurs reste avant tout androcentrique, ne leur permettant pas d'accorder des facultés intellectuelles identiques aux hommes et aux femmes. En outre, un refus de l'opposition du corps et de l'esprit, leur autorise l'« hystérisation de ces êtres malades victimes de leur corporalité spécifique »⁷.

Les femmes se trouvent victimes d'un joug idéologique dont l'argumentation qui s'efforce à justifier leur subordination connaît un renforcement par la systématisation renouvelée de réflexions antérieures sur la physiologie féminine. L'ancienne infériorité féminine du type religieux, comme filles d'Ève, a désormais pour alliés les nouvelles observations des médecins et naturalistes philosophes. Ces observations fournies désormais par les sciences expérimentales, alors en plein développement, portent le sceau de l'objectivité et résultent donc difficile à contester. Leur squelette, leur cycle menstruel, leur utérus, tout comme leur extrême sensibilité sont tous mis en œuvre pour prouver l'infériorité naturelle de la femme devenue un dogme.

Cependant, ce discours est, d'une manière paradoxale, potentiellement émancipateur. « L'empire des femmes » (dénomination ironique de Thomas dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*, 1772) n'a jamais été aussi accentué au XVIII^e siècle. Au moment où on dénie au sexe féminin toute autonomie matérielle en lui prêtant des devoirs limités aux activités domestiques, jamais la mise en avant de la différence de sexes a préparé la voie à l'expression de revendications propres des femmes.

⁷Geneviève Dermenjian, *La place des femmes dans l'histoire : une histoire mixte*. Paris, Belin, association Mnémosyne, 2010, p. 128.

1.2 Le « sentiment de l'enfance »

Une reconnaissance et un respect de la spécificité du jeune âge, ce que Philippe Ariès dénomme le « sentiment de l'enfance », a pour conséquence que l'enfant occupe au XVIIIe siècle une nouvelle place au sein de la famille et de la société. La philosophie des Lumières de pouvoir s'émanciper d'un état de dépendance, assimilé à la minorité ou bien à l'enfance, et d'parvenir à l'autonomie de la raison, incorporé par l'âge adulte, a pour conséquence que l'éducation devient un enjeu majeur. La pédagogie acquiert le statut d'une science veillant à l'instruction et le développement de l'individu. L'enfant représente désormais un enjeu de société et les plans d'éducation se multiplient en grand nombre. Il convient de dire que notre étude se penchera exclusivement sur ces études traitant avant tout l'éducation des filles, étant donnée le sujet de notre recherche.

1.2.2 Traités de pédagogie

La Renaissance et les Lumières se soucient de plus en plus d'éduquer les filles, ce qui s'écrit lisiblement sous les plumes de moralistes, humanistes et philosophes. Au cours du siècle précédent beaucoup d'écoles de filles ouvrent leurs portes dans les villes, pourtant une vague d'initiatives centrée sur la réflexion pédagogique ne se développe qu'à la charnière des XVIIe-XVIIIe siècle. Plusieurs auteurs se livrent à l'élaboration des plans d'éducation pour les filles. Il s'agit des idées qui ne resteront pas sans écho dans le siècle des Lumières, surtout après l'expulsion des Jésuites de France au milieu du siècle.

Un des plus audacieux de la fin du XVIIe siècle est le cartésien, Poullain de la Barre. Au préjugé de l'infériorité de la femme hérité des Anciens, il répond dans son traité *De l'égalité des sexes* (1673), avec l'idée de l'égalité de l'homme et de la femme, puisqu'ils participent également à la raison. Il faut donc une modification de l'éducation féminine traditionnelle et une dénonciation des rapports de force entre les deux sexes qui n'ont ni vérité ni justice. Poullain démontre rationnellement la possibilité non seulement de la libération morale mais aussi de la libération intellectuelle de la femme : « L'esprit n'a pas de sexe ».

Néanmoins, cette plaidoirie de l'égalité de la femme et de l'homme n'a pas eu les échos qu'elle méritait. À la même époque et à l'époque suivante, on écoutait plus volontiers les propos réactionnaires de Molière, dans ses *Précieuses ridicules* (1659) et

Femmes savantes (1672), et de Fénelon. Deux ans après le *Traité du choix de la méthode des études* dans lequel l'abbé Fleury prône une instruction religieuse plus morale que dogmatique, Fénelon s'intéresse à son tour au sujet *De l'éducation des filles* (1687). Outre l'enseignement religieux et moral, Fénelon propose d'apprendre aux femmes ce qui est utile au gouvernement du foyer. Son plan d'études se limite en fonction de leur destination et de leurs devoirs et s'ajuste donc « au destin de la petite fille, bonne religieuse ou bonne épouse et mère »⁸. Il redoutait les femmes qui voulaient se distinguer par leur esprit et fait preuve de la même peur panique de créer des « savantes ridicules », puisque une femme curieuse « se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe » et « se croit solide en tout »⁹. Nous aurions pu penser que les femmes auteurs prendraient le contre-pied de Fénelon. Rien n'est moins sûr. Un autre programme composé en 1690, mais publié au XVIIIe siècle, *Avis d'une mère à sa fille* de la marquise de Lambert est marqué par l'influence de Fénelon. Il faut cependant noter ici que la marquise propose également des idées très personnelles et délivre son plan d'éducation du présupposé d'une infériorité intellectuelle du sexe féminin. Un premier pas vers le chemin de la liberté intellectuelle ?

De Madame de Lambert à Mme de Genlis, en passant par les vives exclamations de l'égalité de la femme et de l'homme de Madame d'Épinay, la société des Lumières n'a jamais attaché de l'importance majeure aux traités pédagogiques des femmes éducatrices. Le prince incontestable de la nouvelle pédagogie du XVIIIe siècle est Jean-Jacques Rousseau. Son traité pédagogique, *Émile, ou de l'éducation*, est considéré le plus important de nombreux traités de pédagogie que le XVIIIe siècle a vus naître. Rousseau compense l'abîme de la solitude où est tombé l'enseignement en France, en 1762, avec l'expulsion des Jésuites. *L'Émile* se présente comme réponse à l'interrogation de plus en plus pressante de tous ceux que laisse insatisfaits l'éducation traditionnelle. Or, dans le livre V de son ouvrage contenant un traité sommaire d'éducation féminine, Rousseau se montre « aussi timoré et traditionaliste qu'il se montre hardi et novateur pour l'éducation masculine »¹⁰. Il rejette toute égalité entre les deux sexes et refuse d'accorder la moindre indépendance et même toute véritable instruction pour les filles : seulement la borderie d'un abécédaire leur est accordée pour

⁸Martine Sonnet, *L'éducation des filles à l'époque moderne*. Historiens et géographes, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006, p. 258.

⁹ATHENA e-text, Fénelon, *De l'Education des Filles*, version rtf. Numérisation et correction: Selamawit Abebe, Flor Alen Sanchez, Stéphanie Equey, p. 40.

¹⁰Marcel Braunschvig, *Notre littérature étudiée dans les textes, II, Le XVIIIe et le XIXe siècle*, 2^e édition, Paris, Armand Collin, 1923, p. 133. Cité dans Béatrice Bomel-Rainelli, « De Rollin à Madame de Genlis : les traités et les romans d'éducation du XVIIIe siècle dans les manuels d'histoire de la littérature de 1852 à 2005 » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 26, 2007, p. 102.

apprendre à coudre et plaire à leurs époux. Sophie, la future compagne d'Émile, n'est vouée qu'à la séduction, la soumission et à la reproduction. Une véritable pédagogie de la soumission féminine. En fait, la thèse rousseauiste est corrélée à de nombreux penseurs des XVIIe et XVIIIe siècles. Les divers rapprochements avec d'autres auteurs de traités pédagogiques, comme Montaigne, Locke, Fénelon et Montesquieu, servent à historiciser la pensée de Rousseau et le permet ainsi s'inscrire dans une généalogie idéale des siècles précédents. Les liaisons que Rousseau établit entre les idées de son *Émile* et les autres traités sur l'éducation, avant tout l'œuvre de Fénelon, visent donc à légitimer sa pensée. Reste l'état d'esprit inchangé qui préside à cette nouvelle pédagogie. En général, de ces plus de 200 ouvrages traitant d'éducation, la plupart des pédagogues connus reprennent l'essentiel des thèses du « Divin Fénelon », la figure de précurseur pendant près d'un siècle.

De Fénelon à Mme de Genlis, en passant par Mme de Maintenon, la marquise de Lambert et Rousseau, les pédagogues ont poursuivi un même but : élaborer des plans d'éducation définie par les caractères distinctifs et la finalité maternelle et ménagère des femmes. Faites pour conduire une maison, élever des enfants, pour dépendre d'un maître, il convenait toujours de préparer les futures femmes à leurs devoirs domestiques. Du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XXe siècle, la femme savante est constamment ridiculisée et l'on fait tout pour qu'elle n'existe pas. Les traités d'éducation se révèlent des mises en garde contre tous les dangers que « le goût des sciences ferait courir à la vertu féminine »¹¹.

1.2.3 Les petites sciences des filles

Tous ces traités, en nombre croissant, qui abordent au XVIIIe siècle les questions d'éducation et d'instruction des filles ont pour objectif : l'apprentissage prioritaire de la moralité. Quand la vertu est enseignée aux femmes, elles en font bénéficier leurs futurs époux autant que leurs enfants. L'extrême brièveté des scolarités féminines et la pauvreté de leur contenu sont un trait qui reste marquant au XVIIIe siècle malgré la multiplication des lieux éducatifs (écoles paroissiales de charité, écoles payantes, pensionnats de communautés

¹¹Marie-Laure Girou Swiderski, « La République des Lettres au féminin. Femmes et circulation des savoirs au XVIIIe siècle » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 28, 2009, p. 21.

enseignantes). Il s'agit d'un réseau scolaire, en apparence dense, mais « si les rangs des écolières grossissent, cette extension quantitative du savoir ne s'accompagne pas »¹².

Au menu des savoirs proposés aux filles, nous retrouvons les trois mêmes pôles qu'au siècle précédent. Il s'agit d'un programme scolaire défini par la devise : à petite fille, petite science¹³. Premièrement, il s'agit toujours et avant tout d'apprendre aux élèves à « connaître, aimer et servir dieu dès leur enfance, pour continuer à passer chrétiennement leur vie¹⁴ ». L'enseignement religieux, intensément coloré de morale, prépare les filles à devenir de bonnes mères chrétiennes. Ensuite, nous retrouvons au programme les savoirs fondamentaux de lire/écrire/compter surtout à partir des textes religieux. Savoir lire entre dans tous les plans éducatifs puisque la lecture aide à s'imprégner de la doctrine chrétienne. L'écriture est plutôt affaire des spécialistes et ne doit absolument pas attendre une perfection. Dans la mesure où la production des filles savantes reste la hantise première, on applique une stricte économie des savoirs divulgués afin que la fille en sache juste assez pour se débrouiller. On offre aux filles un savoir minimum sans aucun souci d'approfondissement. Martine Sonnet le formule ainsi : « Les petites Parisiennes effleurent des apprentissages que les garçons approfondissent¹⁵ ». Enfin, le troisième pôle, les travaux d'aiguilles : broderie, dentelle, couture, tapisserie ou lingerie, les filles reçoivent avant tout une initiation aux tâches ménagères. À partir de ces formations pratiques adaptées aux futurs états des écolières, l'école vise à former des femmes utiles dans leur foyer. Le travail manuel en divertissant l'esprit des mauvaises pensées semble avoir repoussé à l'arrière-plan l'art d'écrire, la lecture et un perfectionnement de ces connaissances. En outre, aux arts d'agrément comme la danse et la musique, on préfère désormais les règles d'arithmétiques, le raccommodage ou la cuisine, le tout placé sous le signe de leur destination future de mère, d'épouse et de maîtresse de maison. Les préceptes d'un Fénelon continuent à jouer un rôle de premier plan : « La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire¹⁶. »

¹²Martine Sonnet, *L'éducation des filles à l'époque moderne*. Historiens et géographes, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006, p. 262.

¹³Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*. Paris, Cerf, 1987, p. 233.

¹⁴Ibid., p. 235.

¹⁵Ibid., p. 250.

¹⁶ATHENA e-text, Fénelon, *De l'Education des Filles*, version rtf. Numérisation et correction: Selamawit Abebe, Flor Alen Sanchez, Stéphanie Equey, p. 30.

La devise kantienne, « Ose savoir », est d'autant plus surprenant pour quelqu'un du sexe féminin que rien, dans leur condition, ni surtout dans leur éducation, ne dispose aux femmes à se montrer audacieuses en le domaine des connaissances. Cependant, nous verrons plus tard que l'acquisition d'un capital culturel est une des rares stratégies que les femmes instruites du XVIIIe siècle, privées de tout pouvoir propre, peuvent développer pour s'émanciper et ainsi défier la subordination.

Chapitre 2

La vogue du roman

Le poids du préjugé et des vocations forcées, le confinement dans les tâches domestiques, rendaient pénible l'accès de la femme à la création. Par les lois naturelles, elle était considérée comme mineure par rapport au sexe masculin. Épouse, mère ou maîtresse de maison, la femme reste subjuguée à l'homme. Enfermée par sa condition naturelle, elle ne savait à quoi utiliser son énergie, ni à quel idéal consacrer son temps. En conséquence, dépourvue de toute issue, quelle voie demeurerait ouverte à la femme ayant à cœur de faire reconnaître son intelligence et maîtrise, sinon celle de la littérature ? En plus, vers quelle littérature se tourner ? Le roman semble le choix le meilleur¹⁷.

2.1 Pourquoi l'essor du roman ?

Au cours d'un siècle durant lequel les classes sociales évoluent vite, le roman connaît un épanouissement énorme. Auparavant, en lisant des romans, les lecteurs s'adonnaient à un de ces plaisirs généralement interdits pour son caractère douteux. Fournisseur de distraction par ses amours illusoires et ses aventures à dormir debout, le roman devient un véritable poison du goût et des mœurs. Or, après 1750, on « débarbouille le roman, l'habille de neuf, on le fait entrer au Temple du goût »¹⁸. La règle de la bienséance fondamentale au XVIIe siècle disparaît graduellement, et celle de la vraisemblance occupe de plus en plus une place considérable. Dans une époque où règne une philosophie de l'adhésion à la vérité, la raison et la nature, le roman apparaît comme un tableau naturel de la société, de la vie des hommes telle qu'elle est. Roman d'apprentissage, roman de mœurs, roman picaresque ou roman autobiographique, le genre offre à son lecteur une sorte d'école de la vie¹⁹.

¹⁷Marie-Laure Girou Swiderski, « La République des Lettres au féminin. Femmes et circulation des savoirs au XVIIIe siècle » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 28, 2009, p. 14.

¹⁸Paul Guth, « Tome 1. Des origines épiques au siècle des lumières » dans *Histoire de la littérature française*. Paris, Fayard, 1967, p. 567.

¹⁹Xavier Darcos, « Le XVIIIe siècle » dans *Histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, 1992, p. 231.

2.1.1 Réhabilitation des passions

L'humanité. Ce point de départ de toute la philosophie des Lumières joue le rôle de premier plan dans le roman. C'est le livre de l'humanité puisque il insinue dans l'âme une sensibilité, une tendresse, le principe des véritables vertus. Le roman entretient l'homme dans son cœur. Réhabiliter la passion, c'est démontrer que l'homme s'engage dans des processus où corps et esprit sont mobilisés entièrement.

Les grands romans d'amour héroïque du siècle précédent offraient des caractères parfaits et absolus. Désormais, ce sont les faiblesses humaines qui intéressent, les mouvements désordonnés de la sensibilité et du sentiment. L'amour-passion devient incontestablement le sujet romanesque par excellence. L'objet d'un antagonisme entre inclination et devoir, la passion romanesque nous rend conscient du choix complexe entre les obligations sociales et morales et les inclinations individuelles. D'ailleurs, l'amour est le plus fort et parvient à bouleverser, soit négativement, soit positivement, la vie des héroïnes romanesques. Comme le romancier avait pour tâche de faire connaître l'homme, il se voit obliger d'accorder une grande importance à la faculté sensitive et sentimentale de l'homme. Le nouveau cogito, « je sens donc je suis » souligne l'importance et l'authenticité de l'expérience et de vérité du sujet. A l'accusation d'immoralité, le roman du XVIIIe siècle répond avec une mission morale de sensibilisation de l'âme à toutes les passions généreuses : le plaisir du bien, de la charité et de la générosité. La réhabilitation des passions affirme que l'homme n'est pas qu'esprit rationnel, mais qu'il est également sensible. « Il n'y a que les passions, et les grandes passions, qui puissent élever l'âme aux grandes choses »²⁰, nous informe Diderot dans ses *Pensées philosophiques*. En conséquence, la sensibilité, faculté que toute grande passion requiert, est le moyen de connaissance de soi et du monde. Il est clair que le maître mot dans les romans est la sensibilité. Capable de percevoir tout sentiment d'humanité, la sensibilité est considérée, dans un sens moral, la disposition tendre de l'âme²¹. Le troisième chapitre de notre travail montrera que les deux romancières de notre corpus, Mme de Graffigny et Mme de Charrière, n'hésitent pas à réfléchir sur tous les ingrédients de cette explosion de l'émotion.

²⁰Diderot, *Pensées philosophiques* dans Alain Montandon, *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*. Paris, PUF, 1999, p. 382.

²¹*Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*. Paris, Compagnie des librairies associés, 1771.

En bref, au XVIIIe siècle, la raison, la vertu et la sensibilité sont inséparables. La fin du roman est par conséquent la sensibilité vivante du sentiment pour l'élévation de l'esprit et du cœur. Les moyens littéraires ayant recours à la passion comme ressort romanesque sont divers. Le roman épistolaire est sans aucun doute le genre le plus adapté aux parcours et aventures du sentiment amoureux. La passion, objet d'une analyse en situation, subit une intériorisation. La narration de l'expérience sensible ouvre à l'écrivain le champ à suivre les démarches de son propre cœur et à décrire les sentiments complexes et indéfinissables. Les femmes se révèlent les grandes prêtresses de la sensibilité puisque la philosophie déclare sans cesse : à l'homme le rationnel, à la femme la sensibilité. Il n'est pas de roman sans amour, un genre donc auquel les femmes seraient prédestinées.

2.2 Roman par lettres, ou l'écriture féminine

Le roman par lettres est la forme la plus exemplaire « du renouveau des techniques romanesques au XVIIIe siècle, surnommé à juste titre le siècle de la lettre »²². La lettre, tout comme le dialogue, est un genre favorisé par les Lumières, puisque la forme épistolaire répond à l'esprit d'une société qui croit dans la liberté et la faculté créatrice de chaque individu. Sans négliger les succès fulgurants et l'influence profonde de nombreux romans épistolaires de la main des hommes, comme par exemple les œuvres de Rousseau, Montesquieu et Richardson, nous ferons avant tout un zoom sur les romans de la plume des épistolières. Les femmes ont beaucoup contribué à la vogue du roman par lettres et nous pouvons même dire que « la femme est traditionnellement reine dans le domaine épistolaire »²³.

2.2.1 L'espace intime comme refuge féminin

Au XVIIIe siècle, tenir salon était l'activité le plus communément recherchée par les femmes. Elles y rassemblent l'élite de la littérature, de la philosophie, de la politique et des arts. Sans occuper le devant de la scène, l'hôtesse est la voix qui commande et stimule la conversation. L'influence des femmes passent donc essentiellement par la conversation. En

²²Alain Montandon, *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*. Paris, PUF, 1999, p. 221.

²³Béatrice Didier, « Les femmes et la diffusion des Lumières » dans *Man and nature*, vol. 7, 1988, p. 36.

conséquence, savoir converser est la compétence sociale principale attendue du sexe féminin. L'importance du dialogue et le développement de la conversation apparaît comme vecteur valorisé dans le *Traité d'éducation* de Fénelon. À la suite des idées d'entre autres Fénelon, les couvents, hantés de voir corrompre l'innocence féminine par l'instruction, veillent à limiter au minimum le savoir. Il y a pourtant deux talents qu'on leur enseigne au mieux : à écrire des lettres et à bien comprendre les textes qu'on leur lit en rédigeant des extraits. Malgré cette étroitesse de l'éducation féminine, qui bloque le libre accès des femmes à l'écriture, les femmes ont néanmoins su prendre le système à son propre piège, afin de pouvoir s'inscrire dans l'histoire littéraire et intellectuelle de leur temps.

En accordant traditionnellement à la femme une aptitude particulière à la correspondance, elle s'empare de la lettre, équivalent écrit de la conversation, pour communiquer des connaissances de toutes sortes. Dans la mesure où l'on considérait les femmes particulièrement douées pour la correspondance véritable, le roman épistolaire devait leur satisfaire dans leur volonté d'écrire. Il se livre à la peinture de l'amour, à l'étude de son évolution et à l'analyse des sentiments, les domaines par excellence des femmes. Néanmoins, elles se donnent avant tout l'alibi de la connaissance de soi nécessaire pour élaborer son perfectionnement moral. Pour les femmes, des êtres exclus du social, la lettre permet la manifestation de la subjectivité, l'apparition d'un *je* à peine exprimé dans la vie réelle. La forme épistolaire, consacrée aux et composée par les femmes, se révèle le moyen au plus haut point de l'expression de l'âme et du sentiment. Plus la société les empêche de dire *je*, plus les romancières-épistolières le disent dans leurs textes. Enfermées dans l'univers étroit des affaires domestiques, les romancières s'approprient du récit épistolaire, autorisant la digression, le détail et l'immédiateté de la notation²⁴, pour traduire les expériences limitées de leur existence envahie par le quotidien.

Par intérêt pour la condition de la femme, les épistolières visent à révéler le sort tragique de leur sexe souvent en raison de l'inconstance des hommes qui laissent généralement transparaître une débilité essentielle. En raison de leur formation insuffisante et les contraintes sociales de se barricader dans le mutisme, elles décident de dire ce qu'elles ont vécu et senti dans leurs œuvres. En ce qui concerne le caractère, le genre de vie et les particularités intellectuelles, la parenté entre la romancière et ses héroïnes se décèle. Prenons pour exemple les deux romancières de notre corpus. La jeune Péruvienne, Zilia, chez Mme de

²⁴Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 111-112.

Graffigny est privée de moyens de communication quand elle se retrouve à la capitale de France, après être enlevée par les Espagnols et les Français. Nous pouvons voir dans cet aspect des *Lettres d'une Péruvienne* l'écho de la dure expérience personnelle de François de Graffigny. En étant Lorraine, elle a eu beaucoup de difficultés à se faire admettre dans les milieux mondains de Paris. L'expression des frustrations et revendications du *je* étouffé de la romancière se fait également par la bouche de l'héroïne. Mme de Charrière, à son tour, s'efforce de dévoiler sa vision du monde et le poids de son expérience personnelle. En étant elle-même pourvue d'une éducation élevée, elle réalise discrètement dans les *Lettres écrites de Lausanne* sa réflexion sur les conditions d'une bonne éducation féminine.

Le roman est surtout le lieu où se fait jour la revendication contre les préjugés et l'oppression masculine. La question des vocations religieuses forcées, celle du mariage imposé, tout comme la question de l'éducation des enfants, de leur vocation sociale du maternage et du droit au bonheur, il s'agit pour les femmes de lutter pour le respect de leurs droits fondamentaux et leur place dans la société. À partir du rôle traditionnel des femmes, êtres pour autrui, les romancières se mettent au service de la pensée d'un autre et elles se révèlent utiles à leurs semblables. L'expression du *moi* prend forme dans l'œuvre épistolaire. L'intimité est présentée comme une ressource féminine indispensable pour la conquête de cette autonomie intellectuelle si essentielle à la réalisation de soi et au bonheur des femmes.

Chapitre 3

Les aventurières de l'esprit

Au champ clos, les femmes ont inventé un art de vivre. « Elles ont dicté les conversations et contribué à la création de nouvelles formes littéraires, à la définition du goût²⁵. » La conversation représente un outil privilégié d'échange des idées et offre un espace de réflexion et de travail intellectuel. Le roman épistolaire se révèle aux femmes un moyen de faire entendre sa voix et ses exigences dans une société appelée à évoluer (cf. *supra*). Nous nous intéresserons dans cette troisième partie à identifier une critique des contraintes et interdits sociaux rattachés à la condition féminine et son éducation, à partir des éléments littéraires et du contenu de deux (trois) romans épistolaires du XVIIIe siècle, *Lettres d'une péruvienne*²⁶ de Mme de Graffigny et *Lettres écrites de Lausanne*²⁷ et *Caliste*²⁸ de Mme de Charrière. Procédant à partir du livre pédagogique qui rassemble les idées éducatives de tout un siècle, *Émile ou de l'éducation* de J.-J. Rousseau, nous démontrerons comment l'éducation féminine est déterminée en amont par une certaine image de la femme et de ses vocations. La réflexion sur ce nœud gordien étranglant la destinée féminine témoigne chez ces deux femmes d'une volonté de réforme qui refuse les limites assignées à son sexe en même temps que d'un réalisme empirique à l'égard des contraintes liées à la condition de la femme.

3.1 Les romancières-épistolaires

Il convient de précéder la partie de la réflexion sur l'éducation et la féminité, par une biographie générale de nos deux romancières, en tant que femmes de lettres intéressées par le phénomène de la transmission des connaissances et de la morale. En faisant un bilan de leur cours de vie, nous pourrions entre autres partir à la recherche de moments biographiques

²⁵Micheline Dumont, « Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.) Femmes éducatrices au Siècle des lumières. Collection "Interférences", Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 377 p. » dans *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, 2008, p. 181.

²⁶Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996.

²⁷Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996.

²⁸Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996.

que nous percevrons à travers les lettres de la mère de Cécile et de la Péruvienne. En outre, nous pourrions ainsi comprendre pourquoi les deux romancières diffèrent sur certains points de vue.

3.1.1 Françoise de Graffigny

Née le 11 février 1695 à Nancy, sous le nom de Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, elle est la fille unique de parents issus de petite noblesse lorraine. Nous ne savons à peu près rien de son enfance d'ailleurs brève, puisque elle est mariée à 17 ans à un officier de cavalerie du duc de Lorraine. Le couple avait trois enfants, mais leurs morts en bas âge reflètent l'échec d'une union mal assortie entre une jeune femme mal préparée à la gestion du ménage et délivrée à un mari jaloux, buveur et violent. Le ménage se sépare juridiquement en 1723 et M. François Huguet de Graffigny meurt deux ans plus tard. Jeune veuve de 30 ans, Mme de Graffigny perd aussi ses parents. Démunie, mais non dénuée de charme, elle s'attache à la cour de Lorraine à Lunéville sous la protection de la duchesse. L'instruction de Mme de Graffigny n'avait jamais été très poussée. Mais dès l'époque de Lunéville, elle avait hanté des gens cultivés, d'admirateurs et amateurs de Belles Lettres, qui lui avaient donné le goût des lettres. En étant une excellente observatrice, d'un naturel affable et intelligent, Françoise de Graffigny a très vite absorbé toutes sortes de connaissance dans le milieu des écrivains et des artistes. Elle avait fait entre autres la connaissance de Voltaire et de Mme du Châtelet, de Rousseau, Diderot, Marivaux et d'Alembert. Tout au long de sa vie, elle entretient une abondante correspondance avec son ami de cœur et confident, François Antoine Devaux, dit Panpan. En raison de l'usage quotidien de cette forme de communication par lettres avec Panpan, Mme de Graffigny nous fait découvrir dans ses *Lettres d'une Péruvienne* non seulement le langage du sentiment mais elle restitue également avec beaucoup de soin l'art de l'échange épistolaire. Or, les choses tournent mal. La femme doit fuir sous de méchantes accusations de trahison la ville de Cirey où elle restait chez Voltaire et Mme du Châtelet. Françoise de Graffigny s'installe désormais définitivement à Paris sous la protection de la duchesse de Richelieu. Mais quand celle-ci meurt en 1740, Mme de Graffigny se retrouve dans une situation matérielle pénible, et se voit obligée de refugier au couvent comme dame de Compagnie de la princesse de Ligne. À la fin de 1742 seulement, elle est en mesure de louer un appartement, et elle retrouve ainsi l'autonomie tant estimée par son protagoniste Zilia. En 1747 son roman épistolaire, sentimental et radical pour ses idées

modernes, *Lettres d'une Péruvienne*, augmentée de trois lettres et une introduction en 1752, fait de la vieillissante provinciale, quasi-autodidacte, un auteur en vogue. Après quelques pièces de théâtre, comme *Cénie* et *La fille d'Aristide*, Françoise de Graffigny se retire comme sa jeune Péruvienne de l'agitation mondaine et meurt le 12 décembre 1758 laissant derrière elle beaucoup de dettes.

3.1.2 Isabelle de Charrière

Le 20 octobre 1740, Isabelle Agnès Élisabeth de Tuyll de Serooskerken voit le jour au château de Zuylen, non loin d'Utrecht. Fille de la noblesse hollandaise, elle se distingue par une maturité exceptionnelle, un esprit d'indépendance, une intelligence vive et son talent pour les lettres. À l'âge de 19 ans, Belle de Zuylen engage une correspondance avec un homme qui a vingt ans de plus qu'elle et une réputation quelque peu sardonique. C'est le seigneur d'Hermences, un colonel suisse, qui se révèle par son intelligence et son talent épistolier, un esprit à la mesure de Mme de Charrière. Cette correspondance est un lieu d'épanouissement intellectuel pour une jeune femme se sentant étrangère à son milieu, agacée par un entourage traditionaliste. Soucieux de la réalité et des apparences, attentionnés à la morale et aux convenances, les parents de Belle veillent à la réputation de leur fille et lui proposent plusieurs projets de mariage. Pourvue d'un charme, d'une taille bien prise et de nom ancien, Isabelle est courtisée par des prétendants de plusieurs pays. Or, cette fille trop intelligente, trop cultivée et trop émancipée effraie beaucoup aux hommes puisque elle ne semble pas faite pour se conformer aux canons matrimoniaux. James Boswell l'a décrit de la manière suivante : « She is a charming creature. But she is a *savante* and a *bel esprit* [...]. She is much my superior. One does not like that²⁹. » Cependant, le mariage forme sa préoccupation première puisque la femme est considérée n'avoir alors d'autre issue à son époque. Isabelle commence à se singulariser des autres filles qui se marient toutes très jeunes. Elle décide de tuer le temps de son mieux en s'enfermant dans l'étude : Tacite, Salluste et Cicéron, anglais, algèbre, géométrie, musique, etc.³⁰. À l'approche de la trentaine, Isabelle est écrasée de chagrin, elle était trop libre, trop intelligente, trop ambitieuse pour ressembler à

²⁹James Boswell écrit à son ami William Johnson Temple en avril 1764, dans *Boswell in Holland*, éd. Frederick Pottle, New York, McGraw-Hill, 1952. Cité dans Janet Whatley, « Lettres clandestines et scènes domestiques. La représentation de la famille dans la correspondance de Belle de Zuylen/ Isabelle de Charrière » dans Olga B. Cragg (dir.), *Sexualité, mariage et famille au XVIIIe siècle*. Canada, Les presses de l'université Laval, 1998, p. 265.

³⁰Raymond Trousson, « Madame de Charrière, introduction » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996, p. 275.

l'idéal féminin. Son père lui propose un autre époux, mais Belle secouait la tête. Elle veut épouser un gentilhomme vaudois sans fortune mais d'une excellente instruction et avec un cœur loyal, M. de Charrière. Dans ce mariage, elle fait de son mieux pour ne pas étaler ses supériorités et se comporter comme bonne ménagère, mais avec un mari dépourvu de fantaisie et terriblement raisonnable, l'ennui et la mélancolie se referment très vite sur Mme de Charrière. L'impasse de son mariage lui redonne l'envie d'écrire, quelques ans après la publication sous l'anonymat de son bref récit satirique, *Le Noble*. Mme de Charrière se sert de la littérature et plus particulièrement de ses lettres, afin de se créer une identité, en tant que femme, écrivain et individu. Ses lettres se révèlent la confession directe de tout ce qu'elle pensait d'elle-même, de ses peurs, de ses espérances et ses déceptions, et de la vie en général. De la vérité particulière et intime, on passe à la vérité générale. Épistolière proluxe, Isabelle de Charrière a aussi enseigné des jeunes filles de son entourage. Inquiète de la condition féminine et de l'éducation dont il conviendrait d'armer une jeune fille contre le monde et sa propre sensibilité, elle avait en tête le projet de *Lettres écrites de Lausanne* qu'elle achève en 1785. En même temps les choses entre M. de Charrière et Isabelle ne vont plus. Elle éprouve un mal croissant à le tolérer à côté d'elle et Mme de Charrière décide de se retirer dans la solitude à Paris. De cette détresse naît *Caliste* que nous pouvons considérer le journal intime de Mme de Charrière. En 1787 réapparaît les *Lettres écrites de Lausanne* augmentée de cette seconde partie issue du drame qu'elle avait vécu.

3.2 L'ambition féminine

3.2.1 Fable de la femme et jeune fille

Dans un premier instant, nous nous intéresserons aux personnages auxquels on donne communément le nom d'héroïnes. La femme sans doute se montre d'abord comme une créature d'exception, isolée de l'existence commune par le caractère singulier des ses aventures ou par le relief de sa personnalité. Or, afin que l'identification avec elle reste possible, le roman doit choisir une victime assez proche de la normale. C'est pourquoi en même temps qu'exceptionnelles, les héroïnes doivent être exemplaires. Par conséquent, d'une certaine manière, la femme romanesque porte en elle la forme entière de la condition féminine.

3.2.1.1 Le vol de l'éphémère

[...] les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées : la poupée est l'amusement spécial de ce sexe ; voilà très évidemment son goût déterminé sur sa destination.

Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que des enfants peuvent cultiver de cet art³¹.

Pour la femme son apparence physique prend souvent le caractère d'un décret qui engage son rapport avec l'être comme avec le monde. Ainsi la réussite terrestre de l'âme dépend du corps qui l'enveloppe. Rousseau, par corollaire, souligne dans son *Émile* que pour les filles « la première culture doit être celle du corps »³² puisque ce corps naît avant l'âme. Beaucoup plus que l'homme, la femme se voit donc compromise avec son corps.

Regina Bochenek-Franczakowa entame dans son étude du personnage dans le roman épistolaire à voix multiples du XVIIIe siècle³³, la problématique du portrait des personnages. Nous trouvons déjà une première difficulté dans le choix de la définition du portrait : « Faut-il entendre par ce mot le segment descriptif autonome du texte, accordant au personnage un aspect extérieur et un caractère », opposant à cette définition celle du portrait « compris comme l'ensemble des renseignements sur le personnage fournis par le texte »³⁴. Le corps peut d'une part avoir une fonction dans les portraits de l'apparence extérieure des personnages, sous forme de caractérisation directe qui marque l'apparition du personnage. Il peut d'autre part traduire et exprimer les émotions, données par des gestes convenus des signes que les autres personnages sont censés comprendre. Ainsi, Cécile dans *Lettres écrites de Lausanne* de Mme de Charrière se livre souvent à une pantomime inconsciente qui révèle ses pensées et sentiments intimes. Avant même que Cécile se soit parvenue à la conscience claire de ce qu'elle éprouve, sa mère a déjà interprété les indices : « [...] J'ai été si émue ! Dans ce même moment vous avez dit doucement : "Cécile, Cécile !" »³⁵

³¹Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation* (Tome deuxième, Livre V). Paris, Nelson, 1933, p. 202.

³²Ibid., p. 199.

³³Regina Bochenek-Franczakowa, *Le personnage dans le roman par lettres à voix multiples de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses*. Kraków, Abrys, 1996.

³⁴Ibid., p. 36.

³⁵Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 399.

Bourgeois ou mondains, utiles ou gratuits, les succès de la femme se déroulent « en pleine lumière »³⁶, d'où l'importance du regard quand on entre dans le monde :

Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard ou quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure³⁷.

Néanmoins, ce regard -neutre en principe- peut devenir hostile. Le peuple des femmes se mobilise contre l'individu d'exception. Cécile dans *Lettres écrites de Lausanne*, fort admirée par les hommes en étant « une nouveauté très agréable »³⁸, se trouve vite « en butte aux fureurs vengeresses de la maîtresse du logis »³⁹. La même chose arrive à Caliste quand « les regards de votre femme [de William] et de ceux qui l'accompagnaient, toujours attachés sur moi [Caliste] »⁴⁰ lui obligent enfin à sortir le théâtre. Plus le vol de l'éphémère est parfait, plus on le suit avec angoisse. Car la société romanesque rajoute d'insensibilité et d'inconstance à la société réelle, toujours prête à taper les pieds de sa vedette. La femme entre, à titre d'objet -de désir, de jalousie ou d'inquiétude-, dans divers monde étrangers. La beauté, malgré son caractère éphémère et son statut de danger moral, est indispensable. La société la considère le meilleur droit qu'ait une femme au bonheur sur terre. La mère de Cécile, fort soucieuse de ces préjugés sociaux, n'hésite pas de se prononcer, dans ses lettres écrites à une parente, sur la physique de sa fille, en tant que mère attentive, tendre, anxieuse. Elle décrit la beauté de sa fille -son joli front, son joli nez-, mais elle met en même temps l'accent sur les défauts du corps de sa fille. Les saignements de nez de Cécile, son cou un peu trop gros, son teint qui se colore à l'excès quand elle danse⁴¹ nous sont désignés dans le mouvement d'une pensée aimante. Ce sont les objets du souci maternel, parce que « rien n'est si exact, si long, si détaillé que la critique des femmes »⁴².

³⁶Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 236.

³⁷Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 111.

³⁸Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 412.

³⁹Ibid., p. 414.

⁴⁰Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 467.

⁴¹Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 377.

⁴²Ibid..

La contrainte d'une beauté parfaite imposée par la société, retrouve une critique valide dans nos deux romans épistolaires (dans l'un encore plus que dans l'autre). En dépit que tant la société imaginaire que la société réelle confinent, en général, les femmes sans beauté dans la fonction de repoussoir, on compte un petit nombre d'œuvres « où le projecteur s'attarde sur une de ces créatures disgraciées »⁴³. Les auteurs de ces œuvres sont surtout féminins, ce qui n'est peut-être pas étonnant. Mme de Charrière est une de ces femmes-auteurs qui particularisent les agréments de leur héroïne en y mêlant un certain nombre d'irrégularités qui ne mettent pas en péril l'harmonie de l'ensemble. L'exemple le plus hardi de ces précisions non canoniques mais caritatives, se trouve dans *Lettres écrites de Lausanne*. En même temps qu'elle met en scène une mère soucieuse de suivre les valeurs admises de la société (cf. *supra*), Isabelle de Charrière formule une critique à la suprématie physique obligatoire de l'héroïne. L'auteur, à côté des défauts bien visibles, gratifie Cécile également d'une imperfection « intime » (détail plus secret) : « Elle a eu tous les hivers des engelures aux pieds qui la forcent quelquefois à garder le lit⁴⁴. » Mme de Charrière, attentive à échapper aux critiques, dissimule son véritable tempérament sous un excès d'apparat féminin. L'importance qu'elle accorde à la description physique de Cécile et de Caliste, s'anéanti souvent par de petites observations, telle que : « Mme de*** avait mis beaucoup de soin à une parure qui devait avoir l'air négligé⁴⁵. » William, dans sa correspondance avec la mère de Cécile sur sa rencontre avec Caliste, accuse également la coquetterie hors mesure de sa femme, lady Betty, qui s'est rendue consciente des prestiges particuliers au corps féminin et à en user sans réticence :

[...] de sorte qu'elle fit tout ce qu'elle voulut, et elle voulut plaire et briller dans le monde, ce que sa jolie figure, sa gentillesse, et cet esprit de repartie qui réussit toujours aux femmes, lui rendait fort aisé. D'une coquetterie générale, elle en vint à une plus particulière⁴⁶.

Mme de Graffigny, de nos deux romancières, formule la plus grande critique de cette objectivation de la femme, livrée au cérémonial de sa toilette. Le corps de la femme, dans l'œuvre de Graffigny, sera toujours le référent le plus obsessionnel, mais le plus rarement invoqué, puisque sa nomination directe n'affiche-t-elle pas la femme comme objet, c'est-à-dire pour ce

⁴³Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 182.

⁴⁴Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 386.

⁴⁵Ibid., p. 414.

⁴⁶Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 457.

qu'elle *est* ? Mme de Graffigny caractérise Zilia par l'intermédiaire de commentaires des hommes qui admirent ses « beaux yeux » et « sa taille de nymphe »⁴⁷. Or, elle ne donne aucune autre précision sur la couleur de ses yeux ou sur l'apparence de son héroïne. Les créatures un peu exigeantes ne se trompent pas au masque de la gratuité, et par la bouche de sa Péruvienne, Mme de Graffigny se plaint que la femme « ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation » et qu'elle n'est « une figure d'ornement pour amuser les curieux »⁴⁸. Notre épistolière désapprouve à travers la correspondance de la jeune péruvienne, Zilia, avec son amant Aza, la façade de la société française du XVIIIe siècle. Elle critique violemment les fausses apparences des femmes, qui se « paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité »⁴⁹ :

Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais en général je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît⁵⁰.

L'existence des femmes semble vouée à la parade et à la gratuité. Tout comme on croyait les meubles d'or mais qui « n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois »⁵¹, les femmes consacrent trop de temps précieux à se parer. Mme de Graffigny et Mme de Charrière considèrent « que de temps perdu à s'habiller, sans compter le temps où l'on est dans le monde »⁵². Au-delà de la corporéité, nous observons une plus grande importance accordée aux vertus de nos héroïnes.

3.2.1.2 La perfection et les vertus

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme et qu'une femme vertueuse lui paraît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur⁵³.

⁴⁷ Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 104.

⁴⁸ Ibid., p. 150.

⁴⁹ Ibid., p. 111.

⁵⁰ Ibid., p. 114.

⁵¹ Ibid., p. 212.

⁵² Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 377.

⁵³ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 257-258.

« Voyez comment le physique nous amène insensiblement au moral⁵⁴. » A mesure que le roman du XVIIIe siècle tend à placer la femme en position centrale, comme moteur d'intérêt et non plus comme étoile lointaine, il vise également à concentrer sur elle les vertus. Ainsi nous observons un glissement de la femme intéressante, mais faillible et labile vers la femme, soi-disant « parfaite » au niveau moral.

Au point de l'itinéraire où nous sommes parvenus, la vertu s'est déjà polarisée sur le sexe. On sépare les champs d'application, et nos épistolières se livrent à une valorisation de la vertu féminine en la comparant à ce qu'il y a de moins contesté dans le devoir viril. La mère de Cécile dans *Lettres écrites de Lausanne* dit à sa fille :

Eh bien ! Le moment est venu de pratiquer une vertu, de vous abstenir d'un vice [...] La seule que vous pratiquiez en tant que vertu, et la seule dont vous puissiez dire en la pratiquant : « J'obéis aux préceptes qu'on m'a dit être les lois de Dieu. » [...] Les hommes n'ont-ils pas reçu les mêmes lois ? [...] La société [...] impose aux hommes d'autres lois qui ne sont peut-être pas d'une observation plus facile [...] Croyez-vous, par exemple que, si la guerre se déclare, il soit bien agréable à votre cousin de nous quitter [...] pour aller s'exposer à être tué ou estropié⁵⁵.

L'Encyclopédie reproduit toute la complexité de la vertu au siècle des Lumières. Ainsi, l'article « Vertu » réfère à la religion, la morale et à la nature. L'article « Femme », de sa part, révèle le caractère sexué de la vertu. Si le sexe féminin semble disposé à la vertu par son inclination naturelle au sentiment, c'est en fait ce même sentiment qui entraîne sur lui le vice, comme nous indique l'article « Vertu » :

Leur âme ne semble n'avoir été formée que pour sentir, elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. À cette passion qui leur est si naturelle, on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'honneur ; mais on a dit, et il n'est que trop vrai, que l'honneur semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié⁵⁶.

Il convient de souligner que l'honneur signifie ici la chasteté. La morale naturelle vaut par conséquent pour les femmes et la morale raisonnée pour les hommes. Le principe de la différence dépasse l'égalité.

⁵⁴Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 189.

⁵⁵Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p.400-401.

⁵⁶*Encyclopédie*, 1765, art. Vertu.

Le nouveau code moral et sentimental fait une place nouvelle à la solidarité humaine. Progressivement l'idée d'humanité s'impose aux esprits, rien d'étonnant que l'attention se soit détournée des sciences exactes pour embrasser les sciences sociales. Par conséquent, l'éducation morale sera désormais traitée avec beaucoup d'attention. On évitera soigneusement d'enflammer l'imagination des filles et d'exalter leur tête. « Elles sont nées pour une vie monotone et dépendante⁵⁷. » Il leur faut de la douceur, de la sensibilité, des ressources contre le désœuvrement et l'ennui, des goûts modérés. Rousseau, Locke, comme beaucoup d'autres, demandent de mieux adapter l'enfant à la société et de lui former le cœur pour en faire un être moral.

À la suite des idées de Fénelon du siècle précédent que « s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ »⁵⁸ dans *De l'éducation des filles*, ils accordent toujours une place primordiale aux valeurs de la modestie et de la douceur. Néanmoins, dans une société de plus en plus déiste, on prône une religion naturelle qui repose sur une expérience naturelle. La religion, qui « ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude »⁵⁹, doit céder sa place à la nature et l'expérience : « Ne dites pas à votre fils : soyez vertueux, mais faites lui trouver du plaisir à l'être⁶⁰. » Une méthode qui reviendra dans la manière d'instruire (cf. *infra*). Parmi les vertus de base, nous rencontrons d'abord la modestie, souvent portée au superlatif : « La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur⁶¹. » Mme de Graffigny dans son « Introduction historique aux *Lettres Péruviennes* » souligne que chez les incas, où les lois sont plus sages et les mœurs plus sincères, « la modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondements de l'éducation des enfants »⁶². Nous retrouvons cette valeur également dans la manière de savoir manier leurs sentiments. La mère de Cécile prévient sa fille du danger de montrer une sensibilité trop intense aux hommes : « Un moment de cette sensibilité, à laquelle je voudrais que vous ne cédassiez plus, a souvent fait manquer à des filles aimables, et qui n'était pas vicieuses, un établissement avantageux⁶³. » Les femmes doivent montrer de la sensibilité mais uniquement avec assez de tact et de discrétion. « Le code de la sensibilité tend à harmoniser

⁵⁷Mme de Genlis, *Adèle et Théodore*, vol. 1, 1782, p. 123. Cité dans Elisabeth Badinter, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIIIe siècle*. Paris, Flammarion, 1983, p. 401.

⁵⁸ATHENA e-text, Fénelon, *De l'Education des Filles*, version RTF, Chapitre VIII, p. 23.

⁵⁹Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 159.

⁶⁰Turgot, *Lettres à Mme de Graffigny sur les lettres d'une péruvienne*, 1751, p. 244.

⁶¹Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 207.

⁶²Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 83.

⁶³Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 401.

l'antagonisme classique entre le cœur et la raison »⁶⁴, et retient un concept de la vertu basé sur de « vrais sentiments ». C'est un sentiment d'humanité, une disposition de l'âme qui fait les gens vertueux. La jeune Péruvienne de Mme de Graffigny met en œuvre un concept de cette sensibilité. En assimilant la femme à la nature et au cœur, et l'homme à la civilisation et à l'esprit, Zilia apparaît comme un être androgyne qui réunit les vertus des deux sexes. Il est important de noter que la nature est synonyme de sentiments naturels et sincères, bref de « vertu », tandis que la société corrompue est synonyme d'absence de véritables sentiments. En tant que médiatrice entre la nature et la société, le domaine du cœur et celui de l'esprit, Zilia dépasse les hommes qui ont fait de la Raison l'apanage de leur sexe. Elle part du principe que chaque femme a une disposition naturelle à la vertu qui est néanmoins détériorée par une mauvaise éducation. Le problème de la sensibilité, ce conflit entre la nature et la raison, est résolu dans notre Péruvienne dont l'éducation au Pérou a aidé à consolider son inclination vers la sensibilité, le garant par excellence de la vertu. Or, afin de pouvoir contenir un excès de sensibilité, une femme doit avant tout être sage. Si elle manque de sagesse, elle renoncera à toutes les vertus⁶⁵.

L'attendrissement, la bienfaisance et l'honnêteté contribuent aussi à l'édifice glorieux des vertus et de la perfection des femmes. La sincérité des héroïnes est au-dessus de tout éloge. Ainsi, Mme de Graffigny loue le fait qu'il passait pour constant que la Péruvienne n'avait jamais menti, qu'il s'agit d'une incapacité constitutionnelle : « Mais, mon cher Aza ! Pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil⁶⁶ ! » Quant à l'attendrissement et la bienfaisance, tant Caliste que Cécile font preuve de touchantes scènes de bienfaisance. Ces jeunes femmes portent secours à ceux qui manquent de tout. Elles convertissent le manque dont elles souffrent en une réparation des manques dont souffrent les déshérités. Dans le domaine apparemment innocent des misères humaines, Caliste instruit des orphelines et Cécile soigne un serviteur noir que les anglais ont laissé mourant dans une ferme. L'attendrissement sur les créatures les plus humbles s'étendra même jusqu'au monde animal. À la suite de Diderot, Mme de Charrière insiste sur la ressemblance entre l'homme et l'animal, et le respect dû à l'un et à l'autre. Cécile se voue donc au sauvage d'un chien perdu, une autre preuve de l'importance de la nature dans l'éducation :

⁶⁴Rotraud von Kulesa, « Le code de la sensibilité et l'éducation morale chez les femmes éducatrices au XVIIIe siècle » dans Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.) *Femmes éducatrices au Siècle des lumières*. Coll. « Interférences », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 135.

⁶⁵Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 403.

⁶⁶Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 91.

Milord s'écrie et veut la retenir ; mais Cécile, lui soutenant que ce n'est pas un chien enragé, mais un chien qui a perdu son maître, un pauvre chien à moitié mort de fatigue, de faim et de froid, s'obstine à le caresser⁶⁷.

L'élément conflictuel de nos romans réside dans l'ambiguïté du mérite (vertu, sentiment, talent) des citoyens. D'une part la société le peint comme une valeur autonome et positive, liée à l'affirmation de la personne. D'autre part, dans son train ordinaire, la société se borne au signe extérieur des qualités : elle prescrit des « titres de noblesse », et non la « noblesse de l'âme »⁶⁸. La condamnation la plus vigoureuse de l'inconstance de vertus de la société française du XVIIIe siècle a reçu un accueil favorable dans l'œuvre de Mme de Graffigny. Au début, les français lui font une impression positive : ils ont une inclination à la sensibilité et dès lors à la vertu, tous semblent doux et humains. Son étonnement naïf n'a qu'un temps, et ses impressions favorables sont très vite remplacées par des observations plus rigoureuses. Dans une société où on prône l'éducation des vertus, de la Morale, Zilia remarque qu'on ne célèbre que les insensés et les méchants. La modestie et la douceur qu'on a enfoncé dans le crâne aux jeunes filles, restent à peine debout dans une vie où domine le superflu et où l'homme « qui n'a que des vertus est plat, et qui n'a que du bon sens est sot »⁶⁹. Ainsi, la Péruvienne remarque que « l'exagération aussitôt désavouée que prononcée, est le fond inépuisable de la conversation des Français »⁷⁰ et qu'ils ont « choisi le superflu pour l'objet de leur culte »⁷¹. Les femmes n'éprouvent plus la sobriété et simplicité que nous avons encore vue chez la jeune fille, Cécile, qui est simplement et agréablement vêtue. Cette fois-ci elles ont des armoires « remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustements, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance⁷² ». L'honnêteté des mœurs et l'équité à l'égard des inférieurs est également si peu pratiquée, nous confie Zilia. L'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. Cécile montre à son tour la fluctuation des limites de l'honnêteté. On prône la probité mais en même temps sa mère considère nécessaire que sa fille ait trompé le jeune lord. Mais il s'agit peut-être d'excuser cette légère inclination à la tromperie que les femmes apportent « nécessairement » dans les affaires de l'amour afin de pouvoir montrer cette douceur qui joue le rôle du premier plan. Quant au

⁶⁷Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 425.

⁶⁸M. Jean Starabinski, « Les *Lettres écrites de Lausanne* de Madame de Charrière : inhibition psychique et interdit social. » dans Werner Kraus (dir.), *Roman et lumières au 18^e siècle*. Paris, Éditions sociales, 1970, p. 139.

⁶⁹Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 142.

⁷⁰Ibid., p. 141.

⁷¹Ibid., p. 138.

⁷²Ibid., p. 156.

désintéressement, une qualité cardinale, Mme de Graffigny nous enseigne « que sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes »⁷³.

Malgré la versatilité des vertus dans la société, nos deux épistolières montrent l'importance de l'éducation de la morale. La mère de Cécile accepte que sa fille « parle fort incorrectement », puisque ce qui vraiment importe est qu'elle est une personne « de mérite »⁷⁴. Mme de Graffigny nous fait part du fait qu'on n'a plus « besoin du vice pour conduire à la vertu », mais qu'il ne faut que « des modèles de vertu pour devenir vertueux »⁷⁵. En plus, elle exige une éducation plus élaborée, voire une éducation flambant neuve, en ce qui concerne les valeurs vertueuses. Les hommes veulent que les femmes aient du mérite et de la vertu mais « il faudrait que la nature les fit ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose »⁷⁶. Or, l'enseignement de la morale ne se borne pas uniquement à l'éducation reçue par la mère ou des enseignantes. Caliste réunit l'infériorité sociale et les qualités supérieures du cœur. Elle arrive à racheter par ses qualités exceptionnelles un déshonneur initial :

Caliste était d'une extraction honnête, et tenait à des gens riches ; mais une mère dépravée et tombée dans la misère, voulant tirer parti de sa figure [...] Au sortir de la comédie, un homme considérable l'alla demander à sa mère, l'acheta pour ainsi dire, et dès le lendemain partit avec elle sur le continent⁷⁷.

Bien qu'on accorde beaucoup d'importance aux vertus dans les traités pédagogiques de l'époque, Mme de Graffigny et Mme de Charrière nous révèlent que dans la société, on ne loue que la beauté du visage ou l'éclat des parures, jamais les qualités de l'âme. L'insouciance est de règle. Il faut néanmoins souligner qu'elles ne considèrent pas les Français méchants : seulement inconséquents, frivoles et artificiels dans leurs vices comme dans leurs vertus. Nos romancières, chacune à sa manière, tendent à transmettre l'idée que la véritable pédagogie est l'enseignement de la Morale, seule capable de rendre heureux aux femmes.

⁷³Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 120.

⁷⁴Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 393.

⁷⁵Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 115.

⁷⁶Ibid., p. 148.

⁷⁷Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 430.

3.2.2 La rencontre de l'homme

La destinée canonique de la femme et jeune fille contient indispensablement, comme épisode essentiel, la rencontre avec l'autre sexe. L'homme dans nos deux romans épistolaires se montre d'abord comme espèce, une puissance qui manifeste l'autorité. Cette virilité cependant ne s'attarde pas à se particulariser. « De la ronde des regards se détachent les subrogés directs du destin⁷⁸. » A partir de la mise en scène de l'espèce mâle, les romans montrent de diverses races des hommes.

3.2.2.1 L'homme comme espèce

Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela⁷⁹.

L'homme est d'abord puissance et prestige. Tout ce qui, au XVIII^e siècle, fait preuve de l'autorité, porte le sceau viril. Guerre, politique, magistrature nous offre à l'envi des représentations imposantes de l'omnipotence masculine. Zilia mentionne l'étonnement et l'admiration des Vierges à la vue d'Aza. Au Pérou, les Vierges consacrées au Soleil étaient élevées dans un temple et seulement le *Capa-Inca*, le roi, tenait le droit de les visiter. Les Péruviennes respectent donc l'autorité masculine et adorent les hommes et leur virilité. Elle cultive même des objets qui accentuent la domination masculine : « La chaise d'or que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste père, [...] me représente ta grandeur et la majesté de ton rang⁸⁰. » La première rencontre de Zilia avec les Espagnols montre également la puissance, ou mieux dit la violence des hommes. Au sein de la figuration virile, l'homme comme espèce joue le rôle de guerrier qui impose son pouvoir. Montaigne, dans ses *Essais*, estimait déjà qu'il est plus aisé pour l'homme de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage. Cécile considère la présence des hommes dans la guerre comme leur devoir : « Il acquiert de l'honneur, de la gloire même. Il sera avancé, on l'honorera partout où il ira, en Hollande, en France, en Suisse et chez les ennemis mêmes qu'il aura combattus⁸¹. »

⁷⁸Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 247.

⁷⁹Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 191.

⁸⁰Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 137.

⁸¹Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 401.

Or, beaucoup plus que des exaltations du prestige et courage du sexe masculin, Mme de Charrière et Mme de Graffigny mettent en scène une espèce masculine peu admirable. Sous ses avatars agressifs, la virilité guette depuis toujours la femme du roman⁸². La tradition féminine parle de ce sexe « dangereux » contre lequel la jeune personne est à juste titre mise en garde. C'est donc presque toujours par le canal des femmes que l'information vient à l'héroïne. La mère de Cécile ne tarde pas à avertir sa fille, à maintes reprises, de la perdition qui incarne les hommes. Pour elle l'homme est un péril, parce qu'il se fait de la passion une conception bien différente à celle des femmes : « Un homme cherche à inspirer, pour lui seul, à chaque femme un sentiment qu'il n'a le plus souvent que pour l'espèce. Trouvant partout à satisfaire son penchant, ce qui est trop souvent la grande affaire de notre vie n'est presque rien pour lui⁸³. » Zilia, à son tour, ne connaissant aucun mot français, se voit piéger par Déterville qui la fait répéter des phrases pourvues d'un sens inconcevable, comme « oui, je vous aime », ou bien « je vous promets d'être à vous »⁸⁴, des mots dont la Péruvienne ne comprend pas l'impact.

Quant aux vertus, une partie notable de l'éducation féminine, les hommes présentent encore une plus grande inconstance. Ce qu'on appelle vertu chez un homme est complexe et tient au courage, au caractère et à l'honneur mais presque aucun de ces mérites est manifesté par le sexe masculin dans nos univers romanesques. Nous retrouvons ici le thème de la volonté défaillante, de l'hésitation et de la lâcheté masculine devant la réprobation sociale (cf. *infra*). En outre, les hommes se livrent au plein assouvissement de leurs désirs. Un parent de Cécile la prend de force dans ses bras. Il ne pouvait plus contrôler ses pulsions quand il voit Cécile vulnérable et prête à « saisir ». Zilia, à son tour, connaît surtout l'homme vil, barbare, intrigant, destructeur depuis son enlèvement de son pays natal. Néanmoins, elle est en particulier étonnée de la cruauté des hommes lors qu'elle apprend « qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle »⁸⁵. L'honneur masculin élevé à un autre niveau. À sa part, Zilia remarque également le peu de rapport entre l'image de force et de courage que les hommes étalent d'eux-mêmes et leur manière de traiter les femmes :

⁸²Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécologie romanesque*. op.cit., p. 245.

⁸³Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 400.

⁸⁴Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 101.

⁸⁵Ibid., p. 148.

Nous avons trouver que la force et le courage dans un sexe indiquaient qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre [...] Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevée, jouets de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire⁸⁶.

Tout comme Mme de Charrière qui se plaint, étonnamment par la bouche William, de la manière dont un mari a l'habitude de traiter son épouse :

O femmes! Femmes! Que vous êtes malheureuses, quand celui que vous aimez se fait de votre amour un droit de vous tyranniser, quand, au lieu de vous placer assez haut pour s'honorer de votre préférence, il met son honneur à se faire craindre et à vous voir ramper à ses pieds⁸⁷!

Si l'homme joue, en toute logique, les premiers rôles dans le roman libertin, univers androcentrique au plus haut point, en revanche il ne fait pas trop brillante figure dans le roman féminin. Mme de Charrière et Mme de Graffigny font tomber l'espèce masculine de son piédestal. L'impudence, l'effronterie et la virulence dominant entièrement les jeunes hommes. La partie suivante traitera la question plus à fond en exposant les différents rôles joués par les personnages masculins.

3.2.2.2 L'homme comme individu

L'homme en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public⁸⁸.

Les catégories mobilisées dans nos deux romans soulignent que Mme de Charrière et Mme de Graffigny ne pensent pas grand-chose de bien de l'autre sexe. Rousseau, et avec lui tant d'autres écrivains et penseurs, est d'avis que l'homme se trouve à un tout autre niveau que la femme. Pourtant, le rôle joué par l'homme laisse peu de place à l'imagination. À côté du peu de présence, même matérielle, des figures masculines particularisées, nous dégagons ci-dessous quelques races incarnées par les hommes présents dans nos romans par lettres.

⁸⁶Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 147.

⁸⁷Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 437.

⁸⁸Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 197.

Le personnage que toute jeune fille doit s'attendre à trouver un jour ou l'autre sur sa route, c'est le mâle prédateur. Il est considéré l'incarnation privilégiée de la virilité offensive. Le parent de Cécile personnifie cette catégorie. Il se livre complètement à ses pulsions quand « il la tirait à lui » et « il lui donnait avec transport un baiser sur le front »⁸⁹. Cécile « penchée comme elle l'était, elle n'aurait pu résister ; mais l'effroi, la surprise lui en ôtèrent la pensée »⁹⁰. Nous sommes tentés de lire dans cette scène une preuve de vigueur, de masculinité, mais rien n'est moins vrai. Bientôt, ce cousin fait preuve de la lâcheté si répandue parmi les hommes. Pendant une assemblée, il ne peut plus circuler dans la même chambre que Cécile. Sous prétexte d'un « grand mal de tête », le cousin se retire dans son cabinet.

Deux autres hypostases masculines omniprésentes dans les œuvres de Mme de Charrière et Mme de Graffigny, sont le soupirant et l'amoureux. Nous les traiterons ensemble, bien que l'un soit l'opposé de l'autre, puisque ces deux types incarnent quasi les mêmes traits. L'exemple par excellence de l'amoureux non aimé est Déterville. Zilia n'arrive pas à l'aimer de la même manière qu'il l'aime : « Je crois vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attache à vous ; ces sentiments plaisent à mon cœur et doivent satisfaire le vôtre »⁹¹. » La dernière partie de son exposé trahit déjà en quelque part la suprématie émotionnelle/sentimentale de Zilia envers Déterville. C'est Zilia qui impose le joug sentimental sur son soupirant. Elle le contraint à l'immobilité. Toute trace suspecte du mâle primitif paraît abolie, et nos personnages masculins témoignent d'un rapprochement de l'immobilité supposément incarnée par la femme. L'amant sera donc mieux traité ? Rien n'est moins sûr. Quant à l'homme distingué par nos héroïnes, on lui prête sans doute par tradition des attitudes de virilité, mais il est rare que ceux-ci ne laissent transparaître une débilité essentielle. L'inconstance est son défaut le plus habituel. La faiblesse de William, tant aimé par Caliste, est son indécision et son asservissement aux préjugés et à l'autorité paternelle. William n'ose braver le verdict paternel et il se soumet, il s'impose l'obéissance. Ce n'est que trop tard qu'il accède à la lucidité. Il reconnaît qu'il est demeuré paralysé, captif d'un maléfice qui n'était autre que sa propre inhibition :

Il me semble que je n'ai rien fait de ce qu'il aurait été naturel de faire. J'aurais dû l'épouser sans un consentement dont je n'avais pas besoin. J'aurais dû l'empêcher de promettre qu'elle ne m'épouserait pas sans ce consentement. Si mille efforts

⁸⁹Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 408.

⁹⁰Ibid.

⁹¹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 126.

n'avaient pu fléchir mon père, j'aurais dû en faire ma maîtresse, et pour elle et moi ma femme, quand tout son cœur le demandait malgré elle [...] Mais c'est trop tard, mes regrets sont aussi venus trop tard, et elle les ignore [...] Me voici donc seul sur la terre. J'ai été sans courage pour prévenir cette perte ; je suis sans force pour la supporter⁹².

La lâcheté que nous retrouvons chez William, nous voyons apparaître sous forme d'hésitation et de légèreté chez le jeune lord. Celui-ci demande d'abord à Cécile de lui donner quelque chose de souvenir quand il partira. Des mots qui blessent Cécile sans pareil. Mais quand Cécile lui répond avec une fausse fierté: « Si nous devons ne nous jamais revoir, nous ferons fort bien de nous oublier⁹³ », le jeune lord trahit son étonnement au fait qu'ils ne se vont jamais revoir. L'inconstance, un trait si répandue parmi les hommes romanesques, s'empare également d'Aza : « Aza est infidèle⁹⁴ ! »

Ainsi l'écu du roman féminin est peu viril. Son manque de force de caractère lui fait personnifier les faiblesses que la tradition masculine attribue aux femmes, ou mieux dit, le rapproche de la femme. En outre, une lecture plus attentive appelle notre attention sur la singulière succession des attachements masculins de William, l'amant de Caliste. Il ne faut pas exagérer la force de ces indices, mais ils nous sont présentés d'une manière trop insistante pour être insignifiants. Notons en plus que l'art de Mme de Charrière consiste à suggérer « par touches nettes et discrètes » : Pourquoi faut-il ainsi que William ait un frère jumeau qu'il aime passionnément ? Pourquoi faut-il que Caliste apparaisse pour le consoler de la perte de son frère à la guerre où ils ont servis côté à côté ? Pourquoi offre-t-elle son amour comme un remède de cette passion virile : « Heureuse la femme qui remplacera ce frère chéri ! [...] Vous n'aimeriez pas une femme autant que vous l'aimiez ; mais si vous aviez seulement cette tendresse que vous pouvez encore avoir⁹⁵. » Pourquoi l'amour inhibé a-t-il pour conséquence une frappante féminisation de William :

Ses caresses, à la vérité, me faisaient plus de peur que de plaisir, mais la familiarité qu'il y avait entre nous était délicieuse pour l'un et pour l'autre. Traité quelquefois comme un frère, ou plutôt comme une sœur, cette faveur m'était précieuse et chère⁹⁶.

⁹²Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 470-471.

⁹³Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 411.

⁹⁴Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 160.

⁹⁵Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 434.

⁹⁶Ibid., p. 443.

Finalement, pourquoi faut-il que la séparation de Caliste et William succède de l'épisode où William s'attache à un jeune garçon qui s'entretient de façon décisive entre les deux amants ? La méticulosité de ces épisodes, nous invite à écouter de légers bruissements.

En utilisant des déterminations négatives, Mme de Charrière et Mme de Graffigny ont la tendance de « désacraliser »⁹⁷ les mythes qui font la gloire du sexe « fort ». En revanche, l'apathie et l'hésitation masculines, bref toute la défaveur de la figure masculine, font mieux éclaircir, par contraste, les qualités féminines de dévouement, de générosité, de courage et de la capacité à l'amour véritable. Néanmoins, la présence virile ne cesse de tourmenter cet univers féminin. Il demeure l'être qui suscite l'énigme.

3.2.3 L'altérité

On s'est toujours efforcé de définir l'homme et la femme en les opposant. A l'homme la puissance physique, le pouvoir de la raison et la maîtrise du monde. A la femme, la sensibilité, le dévouement aux siens et la soumission. La différence des sexes entraîne une irréductible différence de fonctions dont la transgression est toujours perçue comme une menace.

3.2.3.1 La société mâle et la femme

Il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. [...] Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme⁹⁸.

Les inégalités entre l'homme et la femme sont monnaie courante dans la société du XVIIIe siècle. Dans l'univers androcentrique, la femme ne peut être qu'objet. L'homme se trouve dans la plupart des cas placé en posture de domination. Cette attitude de supériorité est commune à tous les mythes. Toutes les valeurs du XVIIIe siècle sont de fondation masculine, la femme ne peut être vue que dans une perspective d'altérité : si l'homme constitue

⁹⁷Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque.* op.cit., p. 96.

⁹⁸Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation.* op.cit. p. 185.

l'autorité, la femme se trouve par suite subjuguée. À une époque où on est fort décidé d'abandonner tous les dogmes religieux, on n'a jamais accordé autant de valeur à la tradition misogyne issue de la Bible. Ève, dans la Genèse, étant issue d'une côte d'Adam, se voit récipiendaire de péché ou « mineure » morale. Dans le mythe du serpent, la femme n'est-elle pas le début du malheur universel ?

Mme de Graffigny et Mme de Charrière auraient désapprouvé peut-être le titre de cette partie, pour elles il s'agit plutôt de : la société FÉMININE et l'homme. La mise en valeur, entre autres, de la lâcheté et l'inconstance masculines (cf. *supra*) marque les romans de l'empreinte de misandrie : d'un glissement de la société « androcentrique » vers un « féminocentrisme ». La souveraineté des hommes au niveau politique, en dirigeant le pays, n'a conduit la société qu'à la décadence. Le culte de la richesse, du luxe et de l'opulence pousse la société jusqu'à la ruine. C'est Mme de Graffigny qui, à travers de la bouche de sa Péruvienne, veut la rendre conscient qu'à chaque sommet on est toujours au bord d'un précipice. Privée de toute activité politique, nos romancières se voient donc obligées de transmettre leurs plans de mesures par la voix de l'héroïne romanesque.

La lettre XX de *Lettres d'une Péruvienne* révèle en particulier une critique valide de l'ordre social. Si au Pérou le souverain est obligé à pourvoir à la subsistance de ses peuples, en France « les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits »⁹⁹. L'aristocratie pauvre s'entête à soutenir son rang, mais a des difficultés à « concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle ». Le commerce et l'industrie reposent sur l'exploitation et la mauvaise foi : le pauvre travaille et meurt de faim. Là où Rousseau réclame dans son *Discours sur l'inégalité* que les fruits sont à tous et la terre à personne, Mme de Graffigny observe que seul l'or permet d'acquérir « une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes »¹⁰⁰. Mme de Graffigny, en prêtant à son héroïne des idées socialistes, blâme à maintes reprises la vanité dominante des Français :

Nos lois, les plus sages qui aient données aux hommes, permettent certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourrait nommer du superflu ; aussi n'est-ce pas celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paraît un crime ; en

⁹⁹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 120.

¹⁰⁰Ibid.

un mot, c'est celui dont les français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur¹⁰¹.

Mme de Charrière, à son tour, va encore plus loin. Elle n'émet pas seulement de la critique, l'épistolière nous offre aussi tout un autre ordre social. Mme de Charrière, ou plutôt la narratrice, imagine un bouleversement social. Le rêve s'oppose radicalement à la réalité présente. La mère de Cécile crée une utopie d'un ordre matriarcal où le rang social de noblesse ou bourgeoisie serait transmis par les femmes. À quoi s'ajoutent des dispositions visant à favoriser la mobilité sociale, en régénérant la classe noble sur la base du mérite. Elle élabore tout un système démocratique :

Je ferais un dénombrement bien exact de toute la noblesse chapitrale de mon pays. Je donnerais à ces nobles quelque distinction peu brillante, mais bien marquée, et je n'introduirais personne dans cette classe d'élite. [...] Dans chaque province cette classe serait libre de s'agrèger tel ou tel homme qui se serait distingué par quelque bonne action, un gentilhomme étranger, un riche négociant, l'auteur de quelque invention utile. Le peuple se nommerait des représentants, et ce serait un troisième ordre dans la nation; celui-ci ne serait pas héréditaire. [...] On choisirait dans les trois classes des députés qui, réunis, seraient le conseil de la nation; ils habiteraient la capitale. Je les consulterais sur tout. [...] Chacun d'eux se nommerait un successeur, qui ne pourrait être un fils, un gendre, ni un neveu. [...] Tout homme, en se mariant, entrerait dans la classe de sa femme, et ses enfants en seraient comme lui¹⁰².

Cette utopie matriarcale vise donc à donner aux femmes le privilège d'anoblir son époux. Elle a des raisons multiples pour cela et elle n'ignore pas « l'aspect intéressé »¹⁰³ de sa théorie :

D'abord les enfants sont encore plus certainement de la femme que du mari. En second lieu, la première éducation, les préjugés, on les tient plus de sa mère que de son père. En troisième lieu, je croirais, par cet arrangement, augmenter l'émulation chez les hommes, et faciliter le mariage pour les filles qu'on peut supposer les mieux élevées et les moins riches des filles épousables d'un pays. Vous voyez bien que, dans ce superbe arrangement politique, ma Cécile n'est pas oubliée. Je suis partie d'elle, je reviens à elle¹⁰⁴.

¹⁰¹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 139.

¹⁰²Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 381.

¹⁰³M. Jean Starabinski, « Discussion » dans *Roman et lumières au 18^e siècle*. op.cit. p. 298.

¹⁰⁴Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 381.

Au lieu d'être une qualité masculine, la noblesse doit devenir une qualité féminine, et de sentiment. La narratrice avoue en plus de bonne grâce qu'il s'agit d'une construction tout idéologique : « J'ai un préjugé pour l'ancienne noblesse; j'ai du faible pour mon sexe: il se peut que je ne sois que l'avocat de ma cause¹⁰⁵. »

Malgré les grands exposés politiques de nos deux romancières-épistolaires, il faut souligner que ni Mme de Charrière ni Mme de Graffigny n'édifient un système politique. La critique de cette dernière demeure générale, de caractère surtout moral. Ensuite, Mme de Charrière révèle déjà au début de l'énoncé qu'il ne s'agit qu'une plaisante chimère, développée par le biais féerique et traditionnel du « si j'étais roi » et les espérances politiques de la mère de Cécile sont très vite parties en fumée dès la réponse de son parent. La dépendance semble entrer furtivement.

3.2.3.3 (In)Dépendance

Les hommes dépendent des femmes par leur désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. [...] Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées¹⁰⁶.

Quoiqu'on prône au siècle des Lumières un renouveau d'intérêt porté à la femme, la société ne cesse pas pour autant d'être androcentrique. L'homme reste la norme et « s'ils accordent beaucoup aux femmes, c'est pour le leur retirer presque aussitôt »¹⁰⁷. Zilia dénonce dans *Lettres d'une Péruvienne* cette ambiguïté dans la manière de penser sur les femmes : « Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès¹⁰⁸. » Diderot, dont la sympathie pour la femme ne constitue aucun doute, plaint les injustices faites au sexe féminin par l'homme, mais donne-t-il un autre conseil pratique que la temporisation, le compromis, et un certain modus vivendi avec le préjugé et l'inégalité ? Son « sincère

¹⁰⁵Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 386.

¹⁰⁶Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 196-197.

¹⁰⁷Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 48.

¹⁰⁸Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 147.

amitié » pour ce sexe fait lui imaginer de conseiller ses chères amies d'accepter sa servitude. Le destin de la femme n'est qu'une destination, et l'homme est l'être à qui elle est destinée. L'assujettissement de la femme entre dans les faits : « Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties¹⁰⁹. »

Mme de Charrière a brillamment mis en scène le rêve d'une société d'un ordre matriarcal (cf. *supra*) et montré l'importance de la sagesse féminine, mais combien ses héroïnes se montrent timides ou évasives dans leur affirmation de l'égalité des sexes. Après avoir fait connaître à l'opprimée une libération proche et complète, les femmes romanesques finissent ordinairement par proposer comme fin à sa révolte un simple aménagement de sa servitude. La femme se range à l'égard de l'autre sexe dans sa posture traditionnelle de soumission. Les héroïnes de Mme de Charrière se montrent dépendantes, tentées de se conformer à l'image que la société exigeante se fait d'elles. L'importance de la moralité et des vertus est donc au-dessus de tout soupçon. Un premier type de dépendance se voit déjà dans la méthode narrative : une mère parle de sa fille, William raconte l'histoire de Caliste. « Dans les deux cas l'héroïne est ce dont on parle¹¹⁰. » Cécile et Caliste n'ont pas la parole et s'inscrivent nécessairement dans la parole d'un autre. Par conséquent, elles ne sont pas douées d'initiative et de liberté.

À cette dépendance narrative s'ajoute la dépendance matérielle. Au XVIII^e siècle, l'état de fortune est, comme la naissance, un décret du sort, une sorte de fatum irrévocable. « L'argent s'hérite, il ne se gagne pas¹¹¹. » La pauvreté relative de Cécile et sa mère est donc un malheur originel auquel elles ne peuvent rien changé puisque la condition féminine, gênée par un bon nombre des interdits nobiliaires par rapport au commerce, leur condamne à une attente immobile. Seulement le mariage avantageux procure du soulagement. La mère de Cécile dirige tout un manège matrimonial. Leur fortune dépend cent pour cent du sexe masculin. Le cours de la vie de Caliste expose la même dépendance matérielle. Après la mort de son amant elle reçoit de l'oncle de celui-ci une pension régulière. Son sort matériel reste donc entre les mains d'un « bienfaiteur » mâle. Pourtant, nous remarquons une certaine volonté d'indépendance matérielle de la part de Caliste. Quand notre héroïne et son nouveau fiancé élabore le contrat de mariage, elle exige : « Supposé que le mariage se fît, phrase que je

¹⁰⁹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 151.

¹¹⁰M. Jean Starabinski, « Les *Lettres écrites de Lausanne* de Madame de Charrière : inhibition psychique et interdit social. » dans Werner Kraus (dir.), *Roman et lumières au 18^e siècle*. op.cit. p. 134.

¹¹¹*Ibid.*, p. 137.

répétais sans cesse, je conservasse la jouissance et la propriété de tout ce que je tenais et pourrais tenir encore des bienfaits de l'oncle de lord L***, et je priai qu'on me regardât comme absolument libre¹¹². » Néanmoins, cette sollicitation est immédiatement suivie d'un « jusqu'au moment où j'aurais prononcé *oui* à l'église »¹¹³. Le rétablissement social se fait indéniablement par le biais de l'homme.

À côté de toutes ces sortes de dépendances, nous rencontrons encore un autre type : la dépendance affective. Contrairement aux deux autres qui sont subies, la dépendance affective est profondément voulue. Pour que nos héroïnes puissent trouver le bonheur recherché, il faut qu'elle soit aimée par un homme de mérite. Toute l'éducation que la mère dispense à sa fille fait appel au sentiment du devoir : se faire aimer de l'homme (cf. *infra*). Afin de pouvoir assurer le mariage, tant Cécile que Caliste acceptent la moralité imposée par la société, qui exige que le désir féminin ne soit pas avoué parce que « leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation »¹¹⁴. Par conséquent, liée à cette sorte de dépendance, nous pouvons également dégager la dépendance morale. Au niveau de la langue, Zilia repose complètement sur le langage des signes, des mimiques et des gestes. Là, « une âme privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même »¹¹⁵, notre Péruvienne possède encore une liberté de penser. En apprenant le français, elle dépend en revanche de ses prochains : « Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue »¹¹⁶. » Lorsqu'elle commence à parler le français, ce qui doit en principe faciliter la communication et engendrer une plus grande indépendance, Zilia découvre que la langue sert autant à déguiser qu'à traduire la pensée. Il est comme ce miroir où elle aperçoit pour la première fois son image pour constater que cette image est un faux-semblant qui ne s'identifie pas à l'objet reflété. Le choix des mots, l'expression de ses pensées les plus intimes reposent entièrement sur la société. Ainsi, elle mesure une certaine distance chez les femmes entre les mots employés et la réalité des sentiments qu'ils sont censés exprimer :

Que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire¹¹⁷.

¹¹²Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p.460.

¹¹³Ibid.

¹¹⁴Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 197.

¹¹⁵Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, op.cit. p. 101.

¹¹⁶Ibid., p. 114.

¹¹⁷Ibid., p. 141.

En retournant à la dépendance affective, les héroïnes se voient donc contraintes d'exercer contre elles-mêmes les puissances du refus à la suite de la moralité imposée par la société. *Contraindre* et *réprimer* sont des verbes qui surgissent avec insistance au cours du roman de Mme de Charrière. Le tourment de Cécile résulte par conséquent du conflit entre la dépendance morale et la dépendance affective : « Ma fille perd sa gaieté dans la contrainte qu'elle s'impose¹¹⁸. » Quand la loi sociale est satisfaite, la loi du sentiment ne l'est plus, ce qui accentue d'autant plus la dépendance à tous les niveaux. Il en va de même pour Caliste, mais d'une façon aggravée. Follement amoureuse de William, elle craint le mépris et accepte les préjugés sociaux. Elle se refuse, subit la terreur de l'opinion paternelle et accepte le sacrifice : « Aujourd'hui je vous renvoie, et vous obéissez au premier mot. Je pars pour vous épargner des cruautés qui empoisonneraient le reste de votre vie si vous veniez un jour à les sentir¹¹⁹. » Sa fin marque la limite extrême de la dépendance. En conséquence, le bonheur de nos héroïnes est complètement assujéti à la volonté de l'homme puisque « les femmes, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes »¹²⁰. Zilia, à son tour, subit également une dépendance affective. Elle considère Aza, son soleil et sa lumière :

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que part toi, je ne vivrai que pour t'aimer¹²¹.

Zilia contemple Aza à la même manière que les Incas adorent le soleil. Il devient la raison de son existence. À travers de diverses lettres, Zilia nous rend conscient qu'elle dépend entièrement de son amant qui est son guide émotionnel et intellectuel et quelqu'un auquel elle doit tout.

Or, un changement d'idées s'approprie de notre Péruvienne. Peu à peu elle se rend compte que son fiancé n'est peut-être pas si omniscient et supérieur comme elle le pensait : « Mon esprit, mon cœur, tout m'a séduit, le soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion¹²². » Quand Zilia n'a plus de *quipos*, une forme de communication par voie de nœuds que notre héroïne utilise pour enregistrer ses

¹¹⁸Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 419.

¹¹⁹Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 452.

¹²⁰Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 196-197.

¹²¹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, op.cit. p. 132.

¹²²*Ibid.*, p. 117.

expériences, elle apprend à écrire en français. Le glissement des *quipos* vers l'utilisation du français est significatif à plusieurs niveaux. L'apprentissage du français peut être considéré comme une belle parabole de la conquête de l'identité féminine dans le monde des hommes. En outre, en termes de la relation de Zilia à Aza, le passage à la langue « étrangère » est hors mesure. Dès maintenant, Aza ne peut plus comprendre son fiancée. En considérant les nœuds une sorte de cordon ombilical reliant les deux, qui démontrent la dépendance apparente de Zilia à la « lumière » toute-puissante de son prince, la chaîne de communication du cœur de Zilia au cœur d'Aza est désormais rompue. Zilia occupe par conséquent la position de traducteur et interprète de sens pour Aza. Alors que notre prince inca est initialement mis en scène comme la boussole intellectuelle et morale¹²³ de Zilia, les rôles font volte-face.

À la suite de l'importance accordée au XVIIIe siècle à la philosophie kantienne: les femmes veulent être fins, et non moyens. Elles exigent d'être considérées des êtres irremplaçables. Mme de Graffigny se rejoint volontairement dans la volonté d'échapper à cette féminité indifférenciée et subalterne à laquelle on veut généralement les réduire. Son héroïne traduit la volonté de surmonter la condition subalterne de la femme, et le souhait de se mesurer avec lui. Mme de Graffigny revendique une égalité des sexes quand elle imagine ce qui se passerait « si les femmes étaient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même manière qu'ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte ; tel qu'on voit reçu et accueilli dans la société ne serait plus ; ou retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi »¹²⁴. Pourtant, plutôt qu'une fusion des deux sexes, elle nous propose un va-et-vient assidu d'un individu à l'autre. Mme de Graffigny prône un échange équilibré de supériorités alternatives, une sorte de système mécanique destiné à assurer pour les deux parties du couple le meilleur rendement. Ainsi Zilia dit à Déterville :

Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir¹²⁵.

Mais est-il permis aux femmes de se défier sans retenue du pouvoir mâle, de lui opposer un pouvoir féminin, non plus d'une manière détournée et secrète, comme celui que

¹²³Tina Yuwen Chen, *Reason and Femininity in the Age of the Enlightenment*, B.A. University of California. Berkeley, 2007, p. 114.

¹²⁴Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 148.

¹²⁵Ibid., p. 163-164.

« l'esclave se façonne dans l'ombre du gynécée »¹²⁶, mais ostensible et reconnu ? Il semble fort difficile pour nos deux femmes-auteurs de passer de la contestation verbale à la négation active, et à l'échouement du projet masculin d'objectivation.

3.2.4 Femmes éducatrices

C'est surtout sur l'éducation des filles que tombent la critique et les revendications fondamentales. L'éducation est l'indéniable base de départ pour toute conquête efficace. La femme doit borner son ambition à s'instruire assez afin de pouvoir plaire à l'homme. Aussi n'est-il guère de roman féminin où le problème ne soit abordé par le biais des conversations, ou la solution suggérée par la présence de telle héroïne incarnant une forme d'éducation « progressiste ». Mais sur ce point encore, il y a une fluctuation d'insistance et de l'importance accordée à telle ou telle méthode.

3.2.4.1 L'évolution des modes intellectuelles

Dès qu'une fois est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation¹²⁷.

Quoique contemporaines, Mme de Graffigny et Mme de Charrière n'appartiennent pas à la même génération. Les intérêts de l'une et de l'autre nous expliquent les différences entre les revendications ou méthodes évoquées à l'égard de l'éducation nécessaire pour les femmes. On a l'habitude de planter le XVIIIe siècle comme une entité où le tout est supérieur à la somme des parties : « Le siècle des Lumières ». Nos deux romancières ont vécu de part et d'autre de la moitié de l'époque. Mme de Graffigny est à l'apogée durant les années 1740-1750 et Mme de Charrière l'est de 1783 jusqu'à la fin du siècle. Les frères Goncourt ont mis en valeur l'aspect bigarré du XVIIIe siècle. Dans un chapitre intitulé « La philosophie et la mort de la femme »¹²⁸, ils étudient l'évolution des

¹²⁶Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit., p. 591.

¹²⁷Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 194.

¹²⁸Edmond et Jules de Goncourt, *La femme au XVIIIe siècle*. Paris, Firmin Didot, 1862., chap. XII, p. 514.

idéaux et des mœurs féminins. Les frères y opposent deux visions successives de la vie qui correspondent aux différents points de vue de nos romancières.

Mme de Graffigny nous paraît davantage l'héritière d'un idéal de vie de la fin du XVII^e siècle. Une première tentative d'approcher le bonheur consiste à donner son adhésion à une sagesse épicurienne : « On est heureux que par des goûts et des passions satisfaites¹²⁹. » Elle n'a donc besoin des autres que pour se sentir exister, tout comme le maître a besoin de l'esclave dans la dialectique des consciences : « Le premier sentiment que la nature a mis en nous est le plaisir d'être et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous¹³⁰. » Néanmoins, par la bouche de sa Péruvienne, Mme de Graffigny nous rend douloureusement conscient du fait qu'un jour l'amour cesserait de rendre la femme heureuse et qu'il fallait donc s'assurer d'une source inépuisable de bonheur (cette fois-ci à la suite de la sagesse stoïcienne). Pour Mme de Graffigny c'est l'étude, par définition solitaire, brillamment mise en scène par les idées de Zilia. C'est pourquoi, elle nous démontre par diverses manières que le goût de l'étude ne fait dépendre le bonheur des femmes que d'elles-mêmes. Elle critique donc celles qui ne s'instruisent pas pour elles-mêmes mais afin de pouvoir plaire à l'autre, dont Céline est l'exemple par excellence pour Zilia : « Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de la famille¹³¹. » Le repliement sur soi sera parfaitement montré par la fin choisie par Zilia (cf. *infra*). L'autre perd par conséquent de l'intérêt. En outre, certaines études nous remarquent que Mme de Graffigny n'a jamais eu d'autres intérêts ou indignations politiques que ceux qui pouvaient la toucher directement. Louis Étienne est d'avis que « si Mme de Graffigny n'avait pas eu de dettes, il est probable qu'elle n'eût pas prêté à son héroïne des idées socialistes » en ce qui concerne la critique de l'ordre social que nous avons dégagé dans une autre partie (cf. *supra*). Cependant, gardons le juste milieu et concentrons-nous sur son ardent réquisitoire contre la société injuste et les défauts de l'éducation des femmes.

La seconde conception de la vie correspond avec l'optique de Mme de Charrière. Ainsi, la recherche du bonheur passe nécessairement par le devoir accompli envers ses

¹²⁹ Émilie du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, introduction et notes de Robert Mauzi, Paris, les Belles-Lettres, 1961, p. 4. Cité dans Elisabeth Badinter, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*. Paris, Flammarion, 1983, p. 177.

¹³⁰ Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 152.

¹³¹ *Ibid.*, p. 119.

semblables et pour être heureux, il faut être utile aux autres. Notre romancière a adopté le nouveau code moral et sentimental qui distribue à la solidarité humaine, le rôle de protagoniste. La société devient la valeur suprême et une société meilleure exige par conséquent une nouvelle éducation. Le but recherché est d'apprendre à plaire à ses semblables :

Les tuteurs de ma fille me tourmentent quelquefois sur son éducation ; ils me disent [...] qu'une jeune fille doit acquérir les connaissances qui plaisent dans le monde, sans se soucier d'y plaire¹³².

La mère de Cécile fonde son plan d'éducation sur le principe de l'utilité et de la solidarité. Elle veut que sa fille soit à l'aise dans son milieu. Conformément avec les exigences sociales, Cécile est éduquée selon les trois intérêts nouveaux : la connaissance de la nature, l'adaptation à la société et l'importance de la moralité. La mère se préoccupe d'éduquer sa fille, de lui former le cœur à partir de l'expérience pratique, selon les idées pédagogiques de Rousseau :

Des larmes ont coulé de mes yeux ; elle les a vues, et je suis sûre qu'elle y a lu une exhortation à être sage et prudente, plus persuasive que n'aurait été le plus éloquent discours¹³³.

Elle s'efforce d'armer sa fille contre les périls et les déceptions en développant son autonomie et son esprit critique. L'œuvre d'Isabelle de Charrière paraît représentative de nouvelles conceptions éducatives qui prônent une éducation singularisée, attrayante, partant des centres d'intérêt de l'enfant et s'appuyant sur les faits et les expériences. Néanmoins, Mme de Charrière se distingue également d'une manière ou d'une autre de ces idéaux pédagogiques et elle ouvre l'horizon féminin en matière d'apprentissage.

Mme de Graffigny et Mme de Charrière sont, dans un sens, à l'opposé l'une de l'autre. Si les deux femmes sont bien du même siècle, dans l'échelle des valeurs éducatives, leurs conceptions ne sont pas les mêmes. Néanmoins, en faisant un zoom sur leurs revendications sociales et pédagogiques, nous voyons que leurs œuvres sont en quelque sorte complémentaires. Ensemble, elles pourraient nous présenter une éducation féminine complète sur tous les niveaux.

¹³²Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 376.

¹³³Ibid., p. 383.

3.2.4.2 Critiques pédagogiques

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. [...] Ainsi toute l'éducation doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce¹³⁴.

Les problèmes théoriques soulevés dans nos romans portent sur la validité de l'éducation féminine en général. Sa finalité, sa spécificité, ses limites et le cadre où il convient qu'elle soit dispensée, sont tous évoqués d'une manière narrative. L'intelligence féminine est-elle égale ou inférieure, homogène à celle de l'homme ou substantiellement différente ? Le point de vue largement dominant est que l'éducation de la femme est entièrement placée sous le signe de l'homme. Rousseau, dans son *Émile, le traité pédagogique du siècle*, attire l'attention sur la grande vanité d'offrir aux femmes une éducation au même niveau de l'homme : « La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; [...] partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous¹³⁵. » Donc pourquoi doit-on leur offrir une éducation au même niveau que les hommes ? Ils ont constamment refusé aux femmes l'accès à une éducation élevée sous les prétextes les plus variés.

Rousseau a écrit un traité de pédagogie idéale, pour un enfant idéal, dans un milieu idéal qui n'existe pas. Sous sa plume de romancier et d'éducateur naît une femme idéale, Sophie, qui convenait le mieux au modèle masculin de ses rêves. Sa Sophie est élevée pour plaire à Émile. La présence précoce dans la vie de Mme de Charrière fait que Rousseau reste une forte influence, complexe et ambiguë, au fil de son œuvre¹³⁶. Formée pour être agréable, la femme sera donc timide, modeste et gracieuse. Dès sa plus tendre enfance, on prépare la fille à ses fonctions. On lui soumet aux exercices physiques pour être une mère robuste et on lui donne une poupée pour se préparer son rôle de mère dévouée. Avant de lui apprendre à lire et à écrire, on lui enseigne à tenir l'aiguille et à dessiner. La règle de l'utilité bannit « toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon [...]. Où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si bonne heure ? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ?

¹³⁴Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 195 + 197.

¹³⁵Ibid., p. 195.

¹³⁶Marie-Hélène Chabut, « Les Julie et Sophie de Charrière : Chassé-croisé avec Rousseau sur l'éducation des femmes » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 24, 2005, p. 121.

Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science [...] »¹³⁷. Le travail et l'exhibition des vertus laborieuses de Cécile trouvent leur justification dans ce manège matrimonial de la mère de Cécile dont nous avons déjà parlé. Quant à l'éducation de sa fille, c'est de la préparer à cette institution du mariage, ce qui s'explique par le cours de vie d'Isabelle de Charrière elle-même caractérisé par la préoccupation première pour le mariage, puisque la femme n'a alors d'autre issue. Les détails nombreux apportés sur l'éducation révèlent l'espoir que la mère y attache. Elle veut que sa fille puisse bientôt être l'épouse à un homme de mérite. Dans l'étroit horizon du « mundus muliebris »¹³⁸, Cécile est active. Nous pouvons la voir coudre, tricoter, faire de la dentelle, dessiner, jouer du clavecin et faire des visites charitables. Il s'agit des activités en champ clos remplissant le loisir, afin d'éviter l'oisiveté tant crainte par Rousseau. Cécile apprend aussi « autant d'arithmétique qu'une femme a besoin d'en savoir »¹³⁹ puisque selon Rousseau les femmes doivent « apprendre à chiffrer avant tout »¹⁴⁰. Non pour enrichir leur intelligence mais avec le but de rendre la vie plus facile à son mari parce que dans la répartition des fonctions domestiques, les comptes sont l'affaire de l'épouse. Mme de Charrière, ou plutôt la narratrice, élabore toute une éducation qui vise à modeler de sa fille une femme utile, exacte, industrielle, réfléchie, contente de son sort et désireuse de faire plaisir. Le fait de devoir plaire à l'homme par son éducation explique par conséquent la place primordiale accordée à l'enseignement morale dans l'éducation des filles. Peu à peu les enjeux moraux et sociaux de l'éducation gagnent terrain sur le souci religieux¹⁴¹. Les institutions éducatives manifestent « un souci profond de sauvegarder la moralité publique »¹⁴² afin que les filles ne se perdent pas moralement. La mère de Cécile attache une grande importance à que sa fille montre les vertus de la modestie, du maintien et de la réserve : « Des visites ennuyeuses sont venues ; elle a été douce, obligeante et gaie. [...] Je ne croirai point l'avoir mal élevée¹⁴³. » Les coutumes et les usages

¹³⁷Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 204.

¹³⁸M. Jean Starabinski, « Les *Lettres écrites de Lausanne* de Madame de Charrière : inhibition psychique et interdit social. » dans Werner Kraus (dir.), *Roman et lumières au 18^e siècle*. op.cit. p. 137.

¹³⁹Madame de Charrière, « *Lettres écrites de Lausanne* » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 387.

¹⁴⁰Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 204

¹⁴¹Martine Sonnet, *L'Éducation des filles aux temps des Lumières*. op.cit. p. 263.

¹⁴²*Ibid.*, p. 264.

¹⁴³Madame de Charrière, « *Lettres écrites de Lausanne* » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 388.

de la société prescrivent aux femmes des règles de comportement avec « la réserve et la pudeur comme caractéristiques paradigmatiques de leur maintien »¹⁴⁴.

Vecteur éducatif valorisé chez Locke, Fénelon et Rousseau, le dialogue joue un rôle clé dans la réforme pédagogique aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il trouve sa place dans l'effort pour libérer l'enfant des contraintes physiques et des punitions, et dans le remplacement d'un apprentissage mécanique par le développement de la raison et du jugement. Parler raison aux enfants, et faire appel à leur raison, telle est bien la première exigence formulée par Locke¹⁴⁵. Mme de Charrière a elle-même mené plusieurs négociations engagées avec ses parents d'où la jeune femme tire son intelligence puissante. Son souci de clarté ne vient non seulement des livres mais aussi de la rigoureuse discipline intellectuelle de ses parents. Mme de Charrière ne tarde pas à élaborer de diverses conversations entre une mère et sa fille dans lesquelles la mère de Cécile raisonne avec sa fille sur ses défauts, des choses que sa fille ne comprend pas, etc. L'importance du raisonnement et de l'échange intellectuel surgit également dans l'œuvre de Mme de Graffigny. L'éveil critique de Zilia n'est pas le résultat d'une empreinte française de culture et de raison sur une antérieure ardoise vierge. Le développement ultérieur se doit à l'échange et la confrontation entre deux cultures différentes, chacune se croyant civilisée et raisonnable.

En outre, Mme de Charrière mène de front le récit de la pédagogie du bonheur. Elle se rend compte que chaque enfant est naturellement différent des autres, et que l'éducation doit s'attacher à développer ses talents particuliers en tenant compte de son tempérament :

Nous avons des mères qui, par prudence ou par vanité, élèvent leurs filles comme on élève les filles de qualité à Paris ; mais je ne vois pas ce qu'elles gagnent, et haïssent les entraves inutiles, haïssant l'orgueil. [...] Une petite personne fière et dédaigneuse qui mesure son abord, son ton, sa révérence sur le relief qui accompagne les gens qu'elle rencontre, me paraît odieuse et ridicule¹⁴⁶.

¹⁴⁴Valeria De Gregorio Cirillo, « Statut des lectrices et pratique de lecture dans le projet pédagogique de Madame de Genlis » dans Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au Siècle des lumières*. op.cit. p. 167.

¹⁴⁵John Locke, *Quelques pensées sur l'éducation* (1693). Traduit de l'anglais par G. Compayré en 1889. Édition électronique complétée à Chicoutimi, Québec le 15 mai 2002, p. 80.

¹⁴⁶Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 398.

Le développement de sa curiosité et l'enseignement par le jeu occupent des places primordiales dans le modèle d'éducation conceptualisé par Mme de Charrière. Elle y suit les idées de Locke formulées dans son traité pédagogique, *Quelques pensées sur l'éducation* :

Si vous vous mettez de bonne heure à diriger ainsi les enfants, si vous les accoutumez à taire leurs désirs, cette excellente habitude les calmera et les modérera ; et quand ils commenceront à grandir en âge et en sagesse, vous pourrez leur accorder une plus grande liberté, dès que la raison parlera dans leurs discours et non la passion: car, partout où la raison parle, elle a droit à être écoutée. S'il ne faut jamais faire attention à ce que disent les enfants quand ils demandent ceci ou cela, à moins qu'on ne le leur ait déjà promis, il convient au contraire de les écouter toujours et de leur répondre nettement et avec douceur, lorsqu'ils vous questionnent sur quelque chose qu'ils veulent connaître et dont ils désirent s'instruire. Il faut prendre autant de soin d'encourager la curiosité chez les enfants que d'étouffer leurs autres appétits¹⁴⁷.

La mère de Cécile veille intensivement à ce que la curiosité soit toujours suscitée chez sa fille et qu'elle soit libre dans sa volonté de découvrir de nouvelles matières. « Pourquoi ne la pas laisser jouir d'une liberté que nos usages autorisent¹⁴⁸ ? » :

J'ai laissé tout le reste au hasard. Elle a appris un peu de géographie en regardant des cartes qui pendent dans mon antichambre, elle a lu ce qu'elle a trouvé en son chemin quand cela l'amuse, elle a écouté ce qu'on disait quand elle a été curieuse¹⁴⁹.

Poullain de la Barre avait déjà insisté, quelques années avant Locke, sur l'aptitude supérieure des femmes à accéder à la vérité, en soulignant l'importance de la curiosité dans son traité pédagogique, *De l'égalité des sexes*. La curiosité est une connaissance qui permet aux femmes d'aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité. La jeune Péruvienne de Mme de Graffigny nous démontre, à son tour, la force de la curiosité et le besoin de la satisfaire dans son projet intellectuel de mieux comprendre son environnement d'une manière critique et ainsi de trouver le chemin de la vérité : « Tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire¹⁵⁰. »

¹⁴⁷John Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*. op. cit., p. 111.

¹⁴⁸Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 397.

¹⁴⁹Ibid., p. 387.

¹⁵⁰Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 93.

Mme de Charrière nous montre en plus les matières qu'on enseigne dans les couvents, le lieu de l'éducation féminine publique par excellence. Caliste, vendue par sa mère, était mise à Paris dans une abbaye :

Elle fit bientôt tous les ouvrages de femme avec une adresse étonnante. Elle commença à dessiner et à peindre ; elle dansait déjà assez bien pour que sa mère eût pensé à en faire une danseuse ; elle se perfectionna dans cet art si séduisant ; elle prit aussi des leçons de chant et de clavecin¹⁵¹.

En dispensant des formations, on est toujours attentif aux états futurs des filles de bonnes épouses, des mères et des maîtresses de maison. Destinée à plaire, il convient que les filles, outre les connaissances de base, se munissent des connaissances propres à contribuer au divertissement de l'autre : « L'habitant de Norfolk, ne pouvant l'entretenir, voulait au moins qu'elle le charmât, comme à Londres, par sa voix et son clavecin¹⁵². » Les religieuses veillent donc à donner aux filles une éducation qui leur permet d'être de « bonne chrétienne [...] mais apte à entrer sans gaucherie ni insuffisance dans la société de son temps, équilibrée, souriante, bonne épouse, bonne mère [...] contribuant dans sa modestie et sa discrétion à la conversation »¹⁵³. En conséquence, on réduit la part noble de l'éducation, comme les lectures et les rédactions, au profit des soins du ménage et les ouvrages manuels, considérés plus formatrices moralement en rappelant aux filles les devoirs de leur état.

Néanmoins, Mme de Charrière et Mme de Graffigny se distinguent de ces idées pédagogiques régnant au Saint-Cyr de Mme de Maintenon, un établissement pourtant progressiste quant à l'éducation féminine de l'époque. Certaines coutumes semblent un défi à la raison pour Zilia. Mme de Graffigny, qui n'ennoblit pourtant pas la maternité, présente les religieuses comme des agents de l'obscurantisme et se moque de l'instruction donnée aux couvents et de l'incompétence des enseignants :

Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités. Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentiments du cœur, et je crois même à la raison [...] C'est à la faveur de cette commodité que je continue à prendre des leçons d'écriture, Je ne parle qu'au

¹⁵¹Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 398.

¹⁵²Ibid., p. 450.

¹⁵³Jacques Prévot, *La première institutrice de France, Madame de Maintenon*. Paris, éd. Belin, 1981, p. 25. Cité dans Elisabeth Badinter, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIIIe siècle*. op.cit., p. 397.

maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art ne peut me tirer de la mienne¹⁵⁴.

On enferme les filles à jamais dans des demeures sombres, et l'on fait pis encore, puisqu'on ne se soucie pas toujours de leur consentement¹⁵⁵. La mère de Déterville, afin de pouvoir transmettre la fortune familiale à son fils aîné, fait prendre l'habit de religieuse à Céline et condamne Déterville à l'ordre de Malte, qui exige le célibat. Aussi Mme de Charrière, qui tout au long de son roman fait flèche de tout bois pour idéaliser la maternité, souligne que l'éducation aux couvents reste avant tout superficielle. Caliste, bien qu'elle ait pris des leçons de chant et clavecin à l'abbaye, n'atteint un degré de perfection « en Italie, où son amant passa deux ans avec elle, uniquement occupé d'elle, de son instruction et de son plaisir »¹⁵⁶. Nous pouvons y lire de nouveau une raison pour se prononcer en faveur de l'éducation singularisée et maternelle. En général, toute l'existence tragique de Caliste nous dépeint les funestes effets qu'a sur certains des enfants une éducation conduite en dehors de l'influence de la mère. Nous avons tendance de l'interpréter comme une suite logique à l'attaque des philosophes des Lumières contre l'éducation dans les couvents, une attaque qui est d'ailleurs le résultat direct de leur critique à la religion.

Nos romancières s'abstiennent en plus de l'idée courante que la lecture de livres, en particulier des romans, est une activité vaine qui fait les filles se perdre à tout jamais. Mme de Graffigny et Mme de Charrière montre que les lectures, bien choisies cependant, peuvent avoir des effets édifiants et exemplaires. En outre, un certain canon de lecture peut contribuer favorablement au développement de la vertu. Le retour de cent pour cent à la nature et aux expériences, prôné par Locke, Rousseau et d'autres pédagogues, ne constitue pas une source universelle des connaissances, comme le souligne Marcel Grandière :

Que nous apprend la nature ? Que nous enseigne la « physique expérimentale de l'âme » selon Locke ? Que pour acquérir des connaissances, [...] que les notions de vice et vertu naissent des premières idées que nous procure la réflexion sur nos sentiments¹⁵⁷.

¹⁵⁴Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 118-119.

¹⁵⁵Raymond Trousson, « Introduction » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 68.

¹⁵⁶Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 431.

¹⁵⁷Marcel Grandière, *L'idéal pédagogique en France au XVIIIe siècle*. Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 157.

L'héroïne de Mme de Graffigny, Zilia, retrouve dans chacune des ses œuvres lues une valeur éducative : « Je te porterai mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime¹⁵⁸. » Nous pouvons, en plus, lire dans ce « ce que j'aime » un déplacement du centre de bonheur de son dévouement à Aza vers celui aux livres et leur analyse et interprétation. Il convient de dire que les livres ne forment pas l'unique source d'intelligence. Le savoir que Zilia retire de ses lectures est surtout un enrichissement de ses connaissances. La découverte des livres ne peut pas être lue comme une sorte de *Bildungsroman* dans lequel Zilia, une Péruvienne naïve et sauvage, se développe vers une personne critique et sophistiquée. Il serait inexact de présenter Zilia comme une *tabula rasa* qui attend l'influence de la société française et de sa culture pour qu'elle puisse enfin arriver à son « *enlightened state* »¹⁵⁹. La jeune Péruvienne a déjà eu une éducation par les philosophes incas, les *Amautas*, qui ont orné son « entendement de leurs sublimes connaissances »¹⁶⁰. À cet endroit, il nous convient de souligner l'importance de la bibliothèque dans la maison de la Péruvienne. La bibliothèque devient la métaphore des connaissances et de l'entendement, deux domaines qui relient, dans le personnage de Zilia, la nature et la civilisation. Quant à Mme de Charrière, elle a elle-même nourri dès sa tendre jeunesse son esprit de la lecture de bons auteurs. Son héroïne, Cécile, ne retire non plus toutes ses connaissances des livres. L'expérience reste la source de savoir par excellence, mais la lecture lui permet de satisfaire sa curiosité et acquérir de nouveaux savoirs. Quand la mère ne veut pas faire apprendre de la chimie à Cécile, sa fille « lira là-dessus ce qu'elle voudra »¹⁶¹.

Néanmoins, la manière d'aborder les livres est différente. La lecture – qu'il s'agisse de romans, d'œuvres historiques ou philosophiques, de textes classiques, de comédies ou de tragédies – ne constitue pas un acte fortuit ou une évasion pour Zilia dans l'œuvre de Mme de Graffigny. Mme de Charrière, par contre, présente les livres également comme une manière d'évasion : « Mais lisez, ma fille, cela vous distrait et moi aussi¹⁶². » L'importance des livres dans un programme éducatif féminin fort limité par la société, révèle que les femmes sont bien souvent des autodidactes. Le grappillage des connaissances et

¹⁵⁸Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 121.

¹⁵⁹Tina Yuwen Chen, *Reason and Femininity in the Age of the Enlightenment*, B.A. University of California. Berkeley, 2007, p. 108.

¹⁶⁰Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 88.

¹⁶¹Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 391.

¹⁶²*Ibid.*, p. 408.

l'autodidactisme offrent la seule possibilité aux femmes d'ouvrir leur horizon en matière d'apprentissage :

Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agréments honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde¹⁶³.

Les héroïnes de nos romancières en savent beaucoup plus long qu'elles n'en ont appris. Nous pouvons dire que l'autodidactisme est l'« ultimo ratio de la culture féminine »¹⁶⁴. Cet enthousiasme cognitif transforme l'éducation en expérience personnelle.

La relation ambiguë que Mme de Charrière entretient avec Rousseau explique la prise de distance progressive de la romancière des principes pédagogiques de Rousseau. En mettant en scène une mère éducatrice, qui bénéficie d'une expérience dont les mères peuvent plus facilement s'inspirer, elle sait bien que les mères qui la liront se retrouvent mieux en elle qu'en Rousseau. Cet avantage lui permet de décrire un nouveau portrait de la bonne mère et celui du modèle féminin que Mme de Charrière souhaite voir se développer. La critique de la condition féminine implique indéniablement celle des ouvrages des pédagogues de l'époque, qui fournissent à nos romancières l'occasion de légitimer leur approche pour l'éducation des filles. Au fil de la production littéraire de nos romancières, c'est la femme, la mère et la pédagogue qui prennent la parole et pied à pied mettent en place les principes fondateurs de ce qui sera un nouveau modèle d'éducation, à la fois destinée aux filles et aux mères des Lumières. Contrairement à Rousseau, notre romancière croyait que les parents sont capables d'élever leurs enfants et que la mère était l'être par excellence à remplir cette tâche. Mme de Charrière, par voie de sa narratrice, a refusé d'appliquer le système de l'éducation négative d'*Émile* et de laisser jusqu'à l'âge de dix ans les facultés de Cécile inactives. La mère de Cécile refuse de condamner sa fille à cette espèce d'inertie :

J'ai enseigné à lire et à écrire à ma fille dès qu'elle a pu prononcer et remuer les doigts ; pensant, comme l'auteur de *Séthos*, que nous ne savons bien que ce que nous avons appris machinalement¹⁶⁵.

¹⁶³Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 151.

¹⁶⁴Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit. p. 169.

¹⁶⁵Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 387.

Mme de Charrière fait en plus preuve d'une initiative révélatrice du modèle féminin : la mère de Cécile laisse enseigner des langues étrangères, comme l'anglais et le latin, à sa fille. Quand l'organiste est mort, elle a une heure libre qui doit être remplie. Au lieu de choisir de nouveau pour un talent qui puisse plaire, elle préfère d'approfondir ses connaissances des langues : « Elle m'a priée d'employer l'heure de cette leçon à lui enseigner l'anglais. J'y consenti. Elle le saura bien vite¹⁶⁶. » Entreprise éducative hasardeuse pour l'époque ! La mère de Cécile ouvre à sa fille le domaine de la littérature française et anglaise et des sciences. L'accent y mis révèle un programme à la tournure moderne puisque les changements envisagés par les autorités de la seconde moitié du siècle pour renouveler l'éducation des garçons s'y allient. Un peu de métaphysique, de la morale, de la géographie, de l'histoire et des sciences sociales, elle trouvait même ce programme encore assez insuffisant. À ses yeux les femmes pouvaient prétendre à toutes sortes de connaissances. Mais comme la société d'alors ne leur permettait pas d'en savoir plus, il fallait déjà se contenter de ce minimum.

C'est surtout Mme de Graffigny qui a pris à cœur la cause des femmes avec beaucoup d'ardeur. Aussitôt, le lecteur arrive à l'éloquente lettre XXXIV où Zilia proteste contre la vacuité et la dangerosité de l'éducation couventine. « Quel sort que celui de la femme¹⁶⁷ ! » En étant enfant, on enferme la fille dans un couvent où le soin d'éclairer son esprit est confié à des incapables. Elle y fait des prières, récite un catéchisme que personne ne lui explique. Quand elle entre dans le monde, la femme n'apprend que la révérence et les bonnes manières, le soin des apparences et avant tout l'hypocrisie : « Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation¹⁶⁸. » En outre, subjuguée à l'homme, elle n'apprend jamais à penser par elle-même, à se former une opinion personnelle, à se préoccuper des choses qui importent. Le temps plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits. Vouée au futile et superflu, la femme n'a aucun savoir sur le monde et ne parle même correctement sa langue. « C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance¹⁶⁹. » C'est en quelque part une critique aux principes éducatifs mis en scène par Mme de Charrière. Pourtant, il ne faut pas négliger que Mme de Charrière ne délimite pas du tout son programme éducatif à celui du corps. Grâce aux qualités de mère, la mère de Cécile

¹⁶⁶Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 390.

¹⁶⁷Raymond Trousson, « Introduction » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 70.

¹⁶⁸Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne », dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, op.cit. p. 141.

¹⁶⁹Ibid., p. 150.

sait instinctivement ce qui est utile d'enseigner et la meilleure manière de le faire. Cet enseignement est en plus supérieur à celui traditionnellement prévu par la société.

Les romans épistolaires de notre corpus ne sauraient mieux dire l'incohérence qui préside à l'éducation des filles et l'importance accordée à l'apparence. Il s'agit dans ce cas-ci de nouveau de l'inconséquence masculine démontrée à maintes reprises dans nos romans. La mère de Cécile, en étant douée « des lumières naturelles » de la mère-institutrice, ne tarde pas à faire part de la versatilité des tuteurs :

On veut qu'elle soit à la fois franche et réservée. Qu'est-ce que cela veut dire ? [...] On applaudit à toute ma tendresse pour elle ; mais on voudrait que je fusse moins continuellement occupée à lui éviter des peines et à lui procurer du plaisir. Voilà comme, avec des mots qui se laissent mettre à côté les uns des autres, on fabrique des caractères, des législations, des éducations et des bonheurs domestiques impossibles. Avec cela on tourmente les femmes, les mères, les jeunes filles, tous les imbéciles qui se laissent moraliser¹⁷⁰.

Le gâchis de l'éducation féminine à la française a bien deux coupables. D'abord le père aveugle qui abandonne sa fille dans un couvent indigent, ensuite, délivrée du couvent et de la tutelle des parents, le mari indifférent. Au lieu de combler les lacunes de son épouse et de réparer « les défauts de la première éducation »¹⁷¹, le mari, sans confiance en elle, « ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison »¹⁷². Il fait durer un état de choses qui ultimement lui nuit en favorisant l'adultère :

Conçois-tu par quelle inconséquence les Français peuvent espérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offensante de son mari ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes formes ? [...] Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parents et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation¹⁷³.

La preuve de l'égalité intellectuelle des sexes et de l'importance fondamentale des études pour le bonheur féminin, est claire comme le jour dans les œuvres de notre corpus.

¹⁷⁰Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 376.

¹⁷¹Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 150.

¹⁷²Ibid.

¹⁷³Ibid., p. 152.

William, la voix masculine de l'œuvre de Mme de Charrière, doit avouer que Caliste, dépourvue d'une éducation au même niveau que les hommes, lui aide brillamment à trouver les mots et les tournures pour une traduction de Cicéron. Bien qu'elle ne connaisse ni le grec ni le latin, William révèle : « Je lui voyais saisir sa pensée souvent beaucoup mieux que moi¹⁷⁴. » Mme de Graffigny revendique, à son tour, une éducation qui ferait de la femme un être responsable digne de respect. Zilia nous fait part qu'en France les femmes naissent « avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais comme s'ils en convenaient au fond de leur cœur, et que leur orgueil *ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables* »¹⁷⁵.

Son utilité d'abord, l'éducation de la femme n'a en définitive d'autre objet que l'homme. L'essentiel du contenu de l'instruction féminine est réduit à de petites connaissances. Il s'agira pour elles, outre la nécessaire instruction religieuse, de savoir lire, écrire et d'effectuer des calculs simples. Le tout accompagné de quelques arts d'agrément et de nécessaires travaux d'aiguille. D'une part Mme de Charrière montre que seules les mères ont intérêt à élargir le champ des matières enseignées et propose un nouveau modèle d'éducation féminine. D'autre part, Mme de Graffigny condamne tout en bloc : l'hypocrisie, la légèreté, la femme-objet. La femme corrompue par une mauvaise éducation, nos romancières exigent une éducation digne à l'intelligence de la femme dans une société où elle ne serait plus assujettie.

3.3 La vocation sociale et le 'choix' ultime de nos héroïnes

Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfants ! Non ; mais leur destination propre est d'en faire¹⁷⁶.

Les parties précédentes nous ont révélé déjà qu'on s'est toujours efforcé de définir les deux sexes en les opposant. À l'homme la puissance, le pouvoir de la raison et la maîtrise du monde. À la femme, la sensibilité, le dévouement aux siens et l'assujettissement. La société des Lumières avait la tendance de définir la nature de la femme à partir de son

¹⁷⁴Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 436.

¹⁷⁵Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 151. Souligné par nous.

¹⁷⁶Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. op.cit. p. 191.

organisation physique : les seins et l'utérus déterminent son destin. L'existence de la femme est vouée à enfanter et mater. Rousseau pense que le bonheur de la femme réside dans l'amour, lequel trouve sa qualité ultime dans la reproduction. Épouse, mère et maîtresse de maison constituent les étapes essentielles de la substance féminine.

Au XVIII^e siècle, le mariage représentait la terre promise où s'endorment tous les problèmes. L'institution conjugale est considérée une destinée féminine à laquelle une fille doit être préparée dès sa tendre jeunesse, puisqu'elle n'a pas d'autre issue que le mariage. En y entrant, l'individu féminin semblait se dépouiller de ses virtualités fatales¹⁷⁷. Le manège matrimonial de la mère de Cécile, que nous avons déjà à maintes reprises démontré, prépare Cécile aux qualités de l'épouse. En outre, Mme de Charrière n'hésite pas à nous faire part du fait que le choix d'une vie libre est socialement déshonorant. L'activité de « tenir une boutique ou établir une pension »¹⁷⁸ n'est envisagé à titre de recours ultime au cas où Cécile ne se marierait pas. Néanmoins, dans ce cas-ci il faudrait s'établir en Hollande ou en Angleterre, puisque le choix d'un métier implique l'exil pour son caractère de déshonneur social. Caliste, après être vendue par sa mère, a vécu avec un homme riche sans être unis par les liens du mariage. Après sa mort, elle mène une vie retirée, sous le remords d'une honte sociale. Mme de Charrière ne cède pas à la hardiesse de mettre en scène une femme « entretenue », consciente des ambiguïtés de son état : à la réserve triste de Caliste, constamment consciente d'être « dépendante quoique adorée, dédaignée par les uns tandis qu'elle [est] servie par les autres »¹⁷⁹. Caliste est par excellence celle qu'on n'épouse pas, perdue et condamnée d'avance : « Mille fois j'ai voulu me soustraire à tous les maux que je prévois ; mais qui peut échapper à sa destinée¹⁸⁰ ? » Tout comme le préjugé des bonnes mœurs désavantage Caliste, le préjugé de la fortune défavorise Cécile. Les héroïnes de Mme de Charrière se voient donc dépendantes, pour son bonheur ou son malheur, de l'institution conjugale. Cécile et, d'une manière aggravée, Caliste sont dans l'impossibilité de décider de leur sort. Toutes les sortes de dépendances dont nous avons déjà parlé (cf. *supra*) n'ont pour terminus le mariage. Dépendance des préjugés sociaux : leur seul espoir de réhabilitation social sera le mariage, la seule destinée admise pour la femme. Dépendance matérielle : sans fortune, Cécile est renvoyée au mariage comme seule issue. Dépendance affective : l'homme peut seul prendre l'initiative et la décision. Ses héroïnes doivent attendre qu'un homme décide

¹⁷⁷Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. op.cit. p. 363.

¹⁷⁸Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 418.

¹⁷⁹Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 432.

¹⁸⁰*Ibid.*, p. 434.

de leur sort. L'idée de Rousseau que le bonheur de la femme réside dans l'amour se heurte aux préjugés, aux exigences sociales. Bref, la sensibilité des femmes les prédispose au rôle de victimes. Par conséquent, mariage et raison forment un couple beaucoup plus légitime qu'amour et mariage. Caliste, après l'irrésolution de William à l'égard de l'interdiction paternelle, se voit obligée de marier un homme qu'elle n'aime pas, mais l'estime. Elle se condamne en s'inclinant en femme déconsidérée qui doit, en présentant une conduite exemplaire, sortir de la relégation sociale¹⁸¹. Pour assurer la possibilité de réparation par le mariage, les héroïnes de Mme de Charrière acceptent le *non* qu'une société hypocrite oppose à la loi du désir. Par conséquent, une conciliation entre le sentiment et les préjugés sociaux se révèle irréalisable : un mariage trop raisonnable n'a fait qu'aggraver le malheur de Caliste et un bon parti s'offre à Cécile mais elle le refuse. L'exigence sociale féminine du mariage n'entraîne pour les héroïnes de Mme de Charrière que l'agonie sentimentale, l'insomnie et le tourment autodestructeur qui accepte le sacrifice pour une réputation et un respect. Quel avenir attend celle qui n'a pas eu le bonheur d'être conduite à l'autel ? Le lien s'établit ici entre les deux récits, *Lettres écrites de Lausanne* et *Caliste*. Nous n'avons pas de peine à reconnaître dans l'histoire de Caliste la version amplifiée et dramatisée de celle de Cécile. Ce qui est suggéré, presque imperceptible, dans un fragment de quelques lignes sur le futur de Cécile, est transformé en une destinée mortelle pour Caliste. Épuisée d'amour, elle s'éteint comme un souffle.

Contrairement à Mme de Charrière, Françoise de Graffigny ne voit pas du tout l'intérêt d'un mariage. La romancière a connu toutes les étapes de l'expérience féminine. Un parcours qui a laissé une impression de cendre et un goût d'amertume à elle et qui se reflète dans le dénouement inattendu de son œuvre. Certes, nous retrouvons dans la monodie de la jeune Péruvienne l'importance de l'amour. Zilia énonce la plainte de la femme séparée de l'homme qu'elle aime. Ses premiers mots révèlent un cri désespéré : « Aza ! mon cher Aza ¹⁸² ! » Tout au long du roman, la Péruvienne répète continuellement son amour et sa foi jurée, à la fois vocation et destin pour elle. L'amour entre Aza et Zilia est observé comme un événement d'ordre religieux. Leur amour les fait coïncider avec leur nature divine. Elle se sent vouée à son prince comme on est voué à Dieu. Or, peu à peu Mme de Graffigny nous présente la fragilité d'une vie féminine fondée exclusivement sur le dévouement.

¹⁸¹M. Jean Starabinski, « Les *Lettres écrites de Lausanne* de Madame de Charrière : inhibition psychique et interdit social. » dans Werner Kraus (dir.), *Roman et lumières au 18^e siècle*. op.cit. p. 139.

¹⁸²Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. op.cit. p. 84.

Abandonnée, trahie par Aza, la Péruvienne ne succombe pas aux pétitions amoureuses de Déterville. Elle ne sera jamais à lui parce qu'elle veut demeurer constante à elle-même :

Fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui¹⁸³.

En conséquence, il n'y a chez Mme de Graffigny ni couvent, ni mariage. Cette fin insolite dérangeait beaucoup de ses contemporains qui s'en sont déclarés peu satisfaits. Elle rejette à la fois la mort, le couvent et le mariage, des fins acceptées par la société du XVIIIe siècle pour une femme de sa condition. Un bon nombre des suites alternatives pour l'histoire de Zilia voient le jour. Celles-ci font toutes preuves d'une volonté de terminer l'histoire en émouvant selon la vertu : ou bien Aza épouse Zilia, ou bien Zilia tombe dans un épuisement qui la conduit aux portes du tombeau. Délivrée du trouble des émotions violentes, Zilia préfère la solitude. Son sort repose sur la simple prise de conscience : moi d'abord. Les femmes mettent toute leur vie et leur bonheur à l'épanouissement et le contentement de leurs proches. Pourtant, pour Mme de Graffigny le mariage et la maternité ne sont pas indispensables. Elle prive la Péruvienne de l'épanouissement dans la maternité¹⁸⁴. Ce qui importe, c'est le repliement sur soi, ramené au seul sentiment de l'existence :

Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix¹⁸⁵.

Pour peindre, écrire ou faire des équations, il faut être tout à soi-même, replié sur soi, en soi, et fermé au monde extérieur. La parfaite autonomie exige évidemment une rupture plus complète avec le sexe masculin.

Mme de Charrière, au contraire, installe la maternité au cœur de son roman. Elle idéalise la vocation maternelle au point que la narratrice, identifiée à sa fonction, n'a même pas de nom : elle est « la mère de Cécile ». Notre romancière, elle-même dépourvue d'enfants, considère l'élévation des enfants le seul bonheur que la femme puisse attendre du mariage, bonheur dont Isabelle de Charrière a elle-même une idée parce qu'elle a aidé à élever ses

¹⁸³Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 163.

¹⁸⁴Raymond Trousson, « Introduction » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 75.

¹⁸⁵Mme de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 164.

propres frères : « Un mot maman. Si les maris sont comme vous les avez peints, si le mariage sert à si peu de chose, serait-ce une grande perte ? ... -Oui, Cécile : vous voyez combien il est doux d'être mère¹⁸⁶. » Mme de Charrière présente le maternage comme l'unique raison d'être de la femme au point que les femmes qui refusent la maternité sont les épouses égoïstes ou perverses :

Les femmes du peuple ont leurs soins domestiques, et leurs enfants, dont elles sont obligées de s'occuper beaucoup ; les femmes du monde, quand elles n'ont pas un mari dont elles soient le tout, et qui soit tout pour elles, ont recours au jeu, à la galanterie [...] ; ce qui arrive est trop naturel¹⁸⁷.

Parmi les « écarts » intéressants de la maternité, il convient de mentionner la fausse couche. Le fait de perdre son enfant, d'être privée du grand bonheur de la procréation, se complique de quelques significations punitives. Caliste, mariée à un riche campagnard qu'elle n'aime pas, s'évanouit et perd son enfant en apprenant le mariage de l'homme qu'elle aime. Elle n'a pas pu cacher à son mari la passion qui la ronge. Par conséquent, la comédienne est punie pour cette infraction aux exigences sociales. De toutes les parties précédentes résulte déjà que Mme de Charrière présente la maternité comme une œuvre de liberté et de grandeur pour qui l'éducation de ses enfants devient la seule ambition légitime. La tendresse maternelle est le principe de toute éducation puisque la mère est la seule capable de parfaire l'instruction de sa fille. La mère de Cécile est une mère attentive et présente qui projette sur sa fille l'ambition qu'elle n'était pas sûre de pouvoir réaliser elle-même.

Plus que l'homme, la femme s'intègre à un décor. Elle doit chercher son existence dans un système d'habitudes qui la consacre. Prisonnières dans une vaste enceinte, l'individu féminin est sommé par le corps social de remplir certaines vocations. L'attitude de nos deux romancières à l'égard de la volonté de la société patriarcale de mouler la femme, est partagée sur ce point. Mme de Graffigny se risque hors des sentiers battus. Mais, au lieu du défi, les héroïnes de Mme de Charrière choisissent le sacrifice.

¹⁸⁶Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 404.

¹⁸⁷Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*. op.cit. p. 457.

Conclusion

À une époque d'une intense curiosité intellectuelle dont la devise kantienne, « Ose savoir », suppose l'autonomie de la raison permettant à l'homme son épanouissement, en un temps aussi de profonds bouleversements des connaissances qui étaient encore vraies hier, le Siècle des Lumières n'arrive pourtant pas à se débarrasser des mentalités anciennes concernant le statut social et intellectuel des femmes. Le jugement de grands penseurs reste avant tout androcentrique, ne leur permettant pas d'accorder des facultés intellectuelles identiques aux hommes et aux femmes. À une époque où le sensualisme et le progrès de la médecine amènent une redécouverte du corps, le déterminisme physiologique pèse si lourdement sur la femme. Tous les traités d'éducation, présents en abondance au XVIII^e siècle, contiennent des mises en garde contre tous les dangers que le goût des savoirs approfondis ferait courir à la vertu féminine. L'éducation des filles ne fait donc pas débat comme celle de leurs frères malgré les nombreux problèmes que le manque d'intérêt à orner l'esprit de leurs filles soulève. Faites pour conduire une maison, élever des enfants et pour passer d'une tyrannie, celle du père, à une autre tyrannie, celle de l'époux, les filles sont toujours éduquées dans les mêmes lieux, les couvents ou les maisons familiales. Les plans d'éducation féminine « révolutionnaires » ne substituent que l'Être Suprême au vieux Dieu comme référence, mais proposent toujours une véritable pédagogie de la soumission féminine adaptée à la finalité maternelle et ménagère des femmes : un minimum d'enseignement général pour un maximum de travaux d'aiguilles.

À cette profonde inertie, Françoise de Graffigny et Isabelle de Charrière opposent l'ardeur de leur pensée et de leur plume réclamant une prise de considération de la situation de leur sexe. Elles s'élèvent, en prenant le système à son propre piège, au-dessus les palissades que les préjugés sociales assignent à leur sexe. À partir de leur rôle traditionnel d'êtres pour autrui, elles se mettent au service de la pensée de leurs semblables. Malgré le tabou de la publication et l'invisibilité de l'écriture féminine, nos deux romancières n'arrivaient pas à étouffer leur soif de savoir et moins encore leur volonté vigoureuse de communiquer ce savoir par tous les moyens à leur disposition, tels qu'il y en a la conversation et son équivalent écrit, le roman épistolaire. L'intimité de leurs œuvres épistolaires présente une ressource féminine indispensable pour la réalisation de soi et la conquête de cette autonomie intellectuelle. Cet appétit est d'autant plus surprenant pour quelqu'un du sexe

féminin que rien, dans leur condition, ni surtout dans leur éducation, ne les dispose à se montrer audacieuses en ce domaine de la revendication du respect pour leurs droits fondamentaux et leur place dans la société. L'ensemble des thèmes qu'elles ont mis en vedette, relève avant tout des ruses honnêtes pour assouvir une revanche, une rancœur. Mme de Charrière et Mme de Graffigny dépeignent des thèmes liés à la condition féminine vue de l'intérieur, tels qu'il y en a : la question des vocations sociales forcées, celle du mariage imposé, de leur place dans une société mâle, la question aussi de l'éducation des enfants, du maternage, du droit au bonheur et au savoir. À partir des expériences personnelles sous-jacentes, leurs œuvres se manifestent tout de même les porte-parole de tout un sexe féminin. Elles ont dégagé leur sexe d'une manière ambiguë : d'une part, en effaçant les singularités dont la tradition virile l'a surchargé, mais d'autre part, en jouant la carte de l'altérité par la recherche de la valeur de la féminité dans un approfondissement du féminin. Par conséquent, nous avons retrouvé dans leurs œuvres tous les degrés et tous les styles de la contestation, mais aussi du conformisme. Se sont-elles aventurées sur la glace du contre-récit ou se sont-elles contentées d'être des relais d'une parole masculine ? Ont-elles voulu, ou infléchir les grandes orientations pédagogiques de leur temps ? La réponse n'est pas univoque. Diverses dans leur origine, Mme de Graffigny et Mme de Charrière le sont aussi dans leurs opinions, et l'attitude de ces femmes à l'endroit des Lumières n'est pas tout à fait uniforme.

Toutefois, en étant elles-mêmes des femmes de bel-esprit, Mme de Graffigny et Mme de Charrière font part de leur inquiétude et mécontentement concernant l'éducation donnée aux filles de leur temps. Nos deux romancières n'ont jamais accepté l'idée que les inégalités constatées entre hommes et femmes puissent avoir leur origine dans la nature. Selon elles, l'ordre hiérarchique qui soumettait un sexe à l'autre, et les moindres capacités féminines n'avaient d'autres raisons que pédagogiques et sociales. Sans le savoir elles étaient héritières de Poullain de la Barre, convaincues comme lui, que les femmes partageaient la faculté rationnelle à égalité avec les hommes. En outre, si la femme naît avec des dispositions naturelles à la raison et surtout à la vertu, nos romancières démontrent alors l'importance et la nécessité de les fortifier par l'éducation, une éducation qui inclut la culture, la lecture et le raisonnement. La question des savoirs, leur nature, leur mode d'apprentissage qui peut aller de l'autodidaxie à une éducation spécifique posent le problème de l'enseignement féminin au Siècle des Lumières, naturellement porté vers les arts d'agrément, les vertus et l'allaitement, à qui les autres connaissances doivent être autorisées avec parcimonie et surveillance. La question d'une éventuelle spécificité féminine, d'une sortie de son rôle de figure d'ornement,

s'élève au cœur des revendications de nos romans épistolaires. Françoise et Isabelle formulent une critique de l'objectivation générale de la femme, livrée au cérémonial de sa toilette et prônent une spécificité féminine mise sur pied par les qualités de l'âme de la modestie, de la sensibilité et de l'attendrissement, pratiqués avec tant d'inconséquence et frivolité dans la société française du XVIIIe siècle. Nos romancières imputent surtout la détérioration des vertus au manque d'une éducation féminine appropriée. Les problèmes théoriques soulevés dans nos romans portent sur la validité de l'éducation féminine en général. Sa finalité, sa spécificité, ses limites et le cadre où il convient qu'elle soit dispensée sont tous évoqués d'une manière narrative. Comment ne pas s'auto-représenter comme femme savante au risque de recevoir les moqueries de ses confrères masculins ? Comment affirmer la légitimité d'une connaissance pour les femmes qui ne soit pas purement pratiques à usage domestique ? Bien que Mme de Charrière dise explicitement dans ses *Lettres écrites de Lausanne* qu'elle n'a pas l'intention d'écrire un traité de pédagogie en suivant le modèle d'*Adèle et Théodore*, elle poursuit discrètement sa réflexion sur les conditions d'une bonne éducation féminine. Elle refuse la figure d'une éducatrice infaillible et toute puissante, selon le modèle de l'*Émile*, au profit d'un dialogue vrai avec l'enfant. Les ouvrages de nos deux romancières, quoique Mme de Graffigny dénonce plus ouvertement le rôle néfaste de l'éducation traditionnellement donnée aux filles, sont tous les deux particulièrement révélateurs d'un projet qui ne propose pas la partition traditionnelle homme/femme, reléguant cette dernière dans l'ignorance. L'éducation des femmes invite nos romancières à travailler la question des contenus, des matières, et surtout à réfléchir aux méthodes employées et le cadre de l'enseignement. C'est au sein de familles éclairées seulement, et non derrière les murs des couvents, que font éclore au XVIIIe siècle les éducations féminines les plus abouties. La mère tient un rôle de première importance auprès de sa fille, c'est qu'elle seule est capable de lui apprendre les qualités que la société attend des femmes : il s'agit en particulier de vertus de pudeur, retenue et modestie propres à leur sexe. Mais l'éducation maternelle ne se limite pas à former la jeune personne à son rôle familial et social. Elle se charge également de lui enseigner ou faire enseigner les quelques matières qui sont le propre de l'apprentissage féminin, un programme à la tournure vraiment moderne. Bien que l'accent de nos romancières tombe sur des aspects éducatifs différents, d'une part Mme de Graffigny revendiquant avant tout un renouvellement du contenu de l'enseignement féminin, et d'autre part, Mme de Charrière mettant l'accent sur un changement du cadre et des méthodes de l'instruction, le réquisitoire de l'enseignement féminin élaboré par les deux romancières serait bien supérieur à celui qui est traditionnellement prévu par la société.

Afin de fortifier encore plus la spécificité féminine, Mme de Graffigny et Mme de Charrière n'hésitent pas à jouer également la carte de l'altérité. Les œuvres de notre corpus ont manifesté une tendance à désacraliser les mythes qui font la gloire du sexe « fort ». La mise en scène de personnages masculins faibles, lâches, indécis et inconstants au plus haut point, a participé à l'éclaircissement des qualités féminines. Or, ce dégagement rencontre des obstacles dans cet univers androcentrique du XVIII^e siècle où les inégalités entre l'homme et la femme sont monnaie courante. La présence de l'homme dans nos œuvres se caractérise par une coexistence de la répulsion et de l'attrait, du désir de protection et de la crainte d'être trompée. Nos héroïnes ont très vite senti le poids du préjugé. Ces créatures, dont l'entendement paraît en tout si semblable à celui des hommes, semblent pourtant arrêtées par une force invincible. Les messages féministes de nos héroïnes, stigmatisant l'empire exercé par la société masculine, ne résultent des bulles de savon.

Or, c'est sur ce point que les réactions de Mme de Graffigny et Mme de Charrière divergent. Les héroïnes d'Isabelle de Charrière loin de se rebeller contre les images d'elles-mêmes manufacturées par l'autre sexe, s'adaptent, au besoin se forcent un peu afin de leur ressembler davantage et reçoivent avec humilité la malédiction sociale. Leur disponibilité intellectuelle et leur énergie sont amputées par les devoirs sociaux et familiaux. Les héroïnes finissent pas se ranger à l'égard de l'autre sexe dans sa posture traditionnelle de soumission. Les femmes se montrent dépendantes sur différents niveaux. Ces pauvres belles au bois dormant retrouvent leurs voix muselées. La conduite de la mère de Cécile et de Caliste est dominée par un idéal du rétablissement social et est donc dirigée dans le sens de l'hyperconformisme. Que reste-t-il à la mère et à la fille, sinon l'attente immobile, l'espoir du prétendant convenable et le manège matrimonial ? Le maternage comme pôle essentiel de la vie féminine. Au lieu du défi, les héroïnes de Mme de Charrière choisissent le sacrifice en intériorisant les jugements portés sur elles. Comme nous avons déjà souligné que le pragmatisme et la volonté d'ancrer la fiction dans une expérience réelle paraissent les qualités principales des romans écrits par des femmes, il est évident que les œuvres de Mme de Charrière portent le sceau de sa propre vie. Là où le destin de Cécile demeure incertain, la fin de l'héroïne de la seconde partie, ajoutée plus tard, est révélatrice du drame de conscience que la jeune romancière hollandaise a subi. Caliste s'éteint comme un souffle, emportée par un désir de mort qui traduit l'inanité d'une philosophie de bonheur, la vanité de la lutte contre le monde et l'impossibilité de réconcilier raison et sentiment. Dans *Caliste*, le rôle imposé parvient même à se transformer en personnage, c'est-à-dire qu'il ne se réduit plus à sa

représentation objective, et qu'un drame germe sur lui. Isabelle de Charrière offre l'image d'un monde feutré de terreur morale où les merveilleuses figures de femmes fleurissent méconnues, et rencontrent la mort avant d'avoir possédé le bonheur.

Françoise de Graffigny, au contraire, refuse la clôture traditionnelle dans la vie des femmes, telle qu'il y en a le mariage, l'entrée au couvent ou la mort. Son héroïne refuse d'aliéner sa liberté en s'enfermant dans un rôle. La Péruvienne découvre que son arme principale est l'amour-propre, tout comme Mme de Graffigny l'a découvert elle-même. C'est à lui que la femme doit ses premiers pas vers la liberté. Elle s'émancipe de toutes les influences pour dire enfin la vérité. C'en était bien fini du respect pour la modestie maternelle, et du modèle féminin que Rousseau et d'autres voulaient imposer aux femmes. Son héroïne n'est pas faite pour plaire à un Émile, mais pour vivre heureuse et épanouie, peut-être en dépit d'Émile. Mme de Graffigny lutte ainsi contre les stéréotypes qui prétendaient définir les femmes. Sa jeune Péruvienne est l'exemple par excellence d'une identité autodéterminée, créée sans médiation et autorités masculines. Zilia est une figure de la liberté et de l'indépendance qui fait le témoignage de la maturation de la pensée parvenue à son stade supérieur. Quand la femme porte assez des soins à cultiver la raison, à l'orner de connaissances utiles et solides, elle possède des biens que personne ne peut l'enlever et qui l'affranchissent de la dépendance des autres. L'accumulation des connaissances et l'enrichissement intellectuel donnent des ailes. Elle préfère rester célibataire et devenir auteure, rédigeant et traduisant son histoire. Son renoncement n'est pas un exil, mais une conquête.

Il convient de conclure que les voix de nos deux romancières n'ont pas été de simples échos des idées androcentriques des Lumières. Comme nous ne pouvons pas encore parler au XVIIIe siècle d'un véritable mouvement féministe, comparable à celui voyant le jour aux XIXe et XXe siècles, Mme de Graffigny et Mme de Charrière se livrent pourtant à la demande d'appliquer à leurs problèmes spécifiques, les grands et beaux principes que les Philosophes réclament pour tout être humain. Si Mme de Graffigny et Mme de Charrière n'ont pas vraiment pu inscrire leur nom dans l'histoire universelle de la pensée, à cause d'un certain nombre de conditions auxquelles les femmes -contrairement aux hommes- n'avaient pas accès, elles sont de précieux repères pour l'histoire des femmes. Elles ont incarné les deux types d'ambition féminine: la passion maternelle et l'ambition personnelle. Deux faces contraires de l'ambition féminine que l'on s'est toujours plu à opposer et que les femmes de notre époque ne veulent plus dissocier. L'une est l'incarnation de la féminité éternelle, l'autre

celle de la virilité si longtemps étouffée dans l'inconscient féminin. Pouvons-nous donc parler de *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny en termes de *counter-narrative* - contre-récit ? Pouvons-nous, au contraire, conclure que *Lettres écrites de Lausanne* et *Caliste* de Mme de Charrière acceptent avec résignation le sort prescrit à la femme ? L'issue est tout à fait incertaine ...

Bibliographie

Sources primaires

Madame de Charrière, « Lettres écrites de Lausanne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996, p. 375-420.

Madame de Charrière, « Caliste » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996, p. 421-474.

Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux. Paris, Compagnie de librairies associées, 1771.

Encyclopédie, 1765. Art. « Vertu » et art. « Femme ».

ATHENA e-text, Fénelon, *De l'Education des Filles*, version rtf. Numérisation et correction: Selamawit Abebe, Flor Alen Sanchez, Stéphanie Equey, p. 44.

Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières*, édition critique établie par Olivier Dekens. Rosny, Bréal, 2004, p. 128.

Madame de Graffigny, « Lettres d'une Péruvienne » dans *Romans des femmes du XVIIIe siècle*, édition critique préparée par Raymond Trousson. Paris, éd. Robert Laffont, 1996, p. 78-164.

John Locke, *Quelques pensées sur l'éducation* (1693). Traduit de l'anglais par G. Compayré en 1889. Édition électronique complétée à Chicoutimi, Québec le 15 mai 2002, p. 228.

Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation* (Tome deuxième, Livre V). Paris, Nelson, 1933, p. 183-357.

Turgot, *Lettres à Mme de Graffigny sur les lettres d'une péruvienne*, 1751.

Sources secondaires

Elisabeth Badinter, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIIIe siècle*. Paris, Flammarion, 1983, p. 489.

Regina Bochenek-Franczakowa, *Le personnage dans le roman par lettres à voix multiples de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses*. Kraków, Abrys, 1996, p. 296.

Béatrice Bomel-Rainelli, « De Rollin à Madame de Genlis : les traités et les romans d'éducation du XVIIIe siècle dans les manuels d'histoire de la littérature de 1852 à 2005 » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 26, 2007, p. 93-108.

Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au Siècle des lumières*. Coll. « Interférences », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 377.

Marie-Hélène Chabut, « Les Julie et Sophie de Charrière : Chassé-croisé avec Rousseau sur l'éducation des femmes » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 24, 2005, p. 121-134.

Tina Yuwen Chen, *Reason and Feminity in the Age of the Enlightenment*. B.A. University of California, Berkeley, 2007, p. 229.

Olga B. Cragg (dir.), *Sexualité, mariage et famille au XVIIIe siècle*. Canada, Les presses de l'université Laval, 1998, p. 376.

Xavier Darcos, « Le XVIIIe siècle » dans *Histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, 1992, p. 189-257.

Geneviève Dermenjian, *La place des femmes dans l'histoire : une histoire mixte*. Paris, Belin, association Mnémosyne, 2010, p. 415.

Béatrice Didier, « Les femmes et la diffusion des Lumières » dans *Man and nature*, vol. 7, 1988, p. 23-52.

Micheline Dumont, « Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), "Femmes éducatrices au Siècle des lumières". Collection "Interférences", Rennes, Presses

universitaires de Rennes, 2007, 377 p. » dans *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, 2008, p. 181-183.

Pierre Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécométrie romanesque*. Paris, Armand Collin, 1972, p. 895.

Louis Forestier, *XVIIIe siècle français : le siècle des lumières*. Paris, Seghers, 1961, p. 239.

Marie-Laure Girou Swiderski, « La République des Lettres au féminin. Femmes et circulation des savoirs au XVIIIe siècle » dans *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 28, 2009, p. 1-28.

Edmond et Jules de Goncourt, *La femme au XVIIIe siècle*. Paris, Firmin Didot, 1862, p. 524.

Marcel Grandière, *L'idéal pédagogique en France au XVIIIe siècle*. Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 432.

Paul Guth, « Tome 1. Des origines épiques au siècle des lumières » dans *Histoire de la littérature française*. Paris, Fayard, 1967, p. 615.

Werner Kraus (dir.), *Roman et lumières au 18^e siècle*. Centre d'étude et de recherches marxiste. Paris, Éditions sociales, 1970, p. 480.

Alain Montandon, *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*. Paris, PUF, 1999, p. 534.

Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*. Paris, Cerf, 1987, p. 348.

Martine Sonnet, *L'éducation des filles à l'époque moderne*. Historiens et géographes, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006, p. 255-265.

Outils

Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, deuxième édition revue et enrichie par Alain Rey, Paris, Le Robert, 1985, 9t.

Otto Klapp, *Bibliographie der französischen Literatur-wissenschaft/Bibliographie d'histoire littéraire française*. Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1960-..., 36t. parus.

Pierre Schoentjes et Caroline De Mulder, *La recherche en littérature française. Un guide d'introduction*. Gent, Academia Press, 2011, III + p. 79.

Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960), sous la direction de Paul Imbs, Paris, Gallimard, 1971-1994, 16t (<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>)